



N° 8
JANVIER
FÉVRIER
M A R S
1957

#P6139
Nouvelles du MEXIQUE



Puebla. — Chapelle du Rosario.

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE AU MEXIQUE

par Jacques HEERS

Lauréat de la Bourse « Hidalgo » pour 1956.

NOUS ne pouvons plus maintenant penser au Mexique comme à une terre très lointaine. Depuis plusieurs années, des manifestations de toutes sortes nous ont familiarisés avec les divers aspects de son activité économique, culturelle ou artistique ; une remarquable exposition nous a fait connaître dernièrement d'authentiques chefs-d'œuvre de son art populaire. Si nos manuels secondaires ne comptent

malheureusement qu'un ou deux chapitres très minces sur la géographie ou l'histoire du Mexique, nos revues, les plus savantes comme celles qui touchent le grand public, y consacrent, au contraire, des articles de plus en plus nombreux et précis.

Pourtant le Mexique surprend encore à bien des égards, celui qui se croit très informé et a soigneusement préparé son voyage.

Certes, les paysages mexicains sont bien tels que nous les avons rêvés, toujours grandioses et colorés. Mais ce qui frappe surtout, c'est cette extraordinaire variété, si souvent notée par les voyageurs européens, cette gamme infinie des décors. Quelques tournants de la route, et la nature a changé de visage ! Ces transformations extraordinaires surprennent chaque fois le voyageur pourtant prévenu. Ce sont



Un paysage mexicain : Los Remedios

d'étonnantes expériences qui se renouvellent plusieurs fois au cours du même voyage. On passe de l'austère décor des hauts-plateaux où veillent les volcans solitaires et enneigés à l'exubérante parure des vallées chaudes et des plages bordées de palmes. Mais la nature mexicaine n'est pas toujours étrange, solennelle ou exotique et nous aimons y retrouver souvent le charme des vieux pays : celui du Bajío avec ses chemins bordés de hauts « organos », ses vergers et ses enclos de pierres sèches ; ou cette campagne de Cholula où brillent, au-dessus du vaste horizon de maïs coupé seulement de haies d'agaves, les coupoles jaunes et bleues des églises éparses à travers les champs.

Au milieu de ces paysages, variés et immenses, les témoins de civilisations si originales et si diverses arrêtent le voyageur. Point n'est besoin d'être archéologue pour entendre cet appel et la découverte de ces monuments extraordinaires est sans doute un des chocs les plus profonds qu'éprouve l'Européen. Nous voyons ici, un peu partout, de très belles photos des serpents à plumes de Teotihuacán, des grecques de Mitla ou des mille colonnes de Chichén-Itzá. Mais elles ne peuvent, malgré tout, saisir le site merveilleux de ces ruines que dominent de vastes horizons de montagnes ou qu'étreint encore la forêt épaisse. Ici la cité morte appartient encore au mystère ; malgré de patients travaux et de remarquables découvertes comme à Monte Albán ou à Palenque, il reste tout ce qu'on ne connaît pas encore, tout ce qui échappe aux classifications, aux dates, aux explications que réclame notre curiosité. Peut-être est-ce là le plus grand charme de ces villes enjouiées.

Celui des églises coloniales est tout différent ; la surprise et la joie de découvrir sont encore plus pures. Il s'y ajoute pour nous une émotion réelle, celle de retrouver, si loin de notre continent, ces riches décors que l'Espagne nous avait appris à aimer. Voici du baroque, cet art opulent né chez nous, mais ici tellement différent, par ses façades travaillées dans une pierre rose et dorée, ses clochers tout ciselés, les murs où jouent toutes les couleurs des céramiques mais, surtout, par la décoration intérieure où la main de l'artisan indien a créé un style d'une si puissante originalité. Les chefs-d'œuvre ne déçoivent pas : la chapelle de Tepoztlán aux teintes nettes et éclatantes, celle du Rosario dans l'église de Santo Domingo à Puebla, d'or et d'amarante ; surtout, Santa Maria Tonanzintla, ses fraîches couleurs et l'extraordinaire fantaisie des dessins d'une verve et d'une sûreté de goût étonnantes : un des plus beaux ensembles qui se puissent rêver, en attendant que la restauration de San Francisco

Acatepec ressuscite pour nous de gais paradis dorés.

Pourquoi ne pas dire pourtant que ces paysages si variés et ces monuments, églises, palais ou villes entières, tout ce qui est le charme du voyage ne font pas oublier le Mexique moderne ? Il se construit si vite et d'une façon si spectaculaire que vous ne pouvez parler à un Français qui habite là-bas sans qu'il vous entretienne aussitôt de ce qu'il a vu bâtir sous ses yeux. Mais vous le voyez vous-même à chaque instant : à Mexico d'abord dès l'arrivée à l'aéroport moderne : clair et confortable, d'allure si neuve ; c'est une des plus belles réussites en ce genre. Tout près, de vastes quartiers, encore des terrains vagues hostiles où se dressent de longues files qui attendent chaussées et maisons, déconcertent un peu si on ne sait pas encore. Il faut avoir vu les grandes avenues qui dressent, loin de l'ancien centre que l'on s'efforce de dégager, les façades lumineuses des immeubles tout neufs. Il y a là une véritable beauté ; la Reforma offre d'admirables perspectives avec ses larges pelouses ombragées de palmiers. Les gratte-ciels, gais et élégants, restent à l'échelle humaine. Mexico a su créer ici un style très spécial qui fait du grand immeuble à bureaux autre chose qu'un bloc sinistre ; les proportions sont modestes, les formes originales, parfois très pures, et la façade où dominent les grandes parois de verre éclaire toute l'avenue.

A la Cité Universitaire, sans doute la plus grandiose des réalisations de la ville d'aujourd'hui, ce qui frappe le plus, ce n'est pas seulement les lignes modernes de tel bâtiment ou l'audace de tel panneau de céramique, mais aussi l'impression d'ensemble, la hardiesse d'une telle conception. Avoir construit ainsi, très loin du centre, sur un terrain absolument neuf, toute cette Cité, l'avoir bâtie tout de suite très vaste et capable de répondre aux besoins des années qui viennent et ne pas craindre d'y transporter d'un seul coup l'essentiel de la vie intellectuelle de la capitale, c'est bien une magnifique preuve d'enthousiasme et de foi dans l'avenir.

Cette volonté de faire neuf, cette sagesse de prévoir grand, nous les retrouvons toujours à Mexico. Un peu partout d'énormes machines tracent de nouvelles voies à travers des blocs de maisons qui n'ont pas eu le temps de vieillir ; l'entreprise est rapidement menée et quelques mois auront suffi à transformer l'aspect de tout le quartier ; l'avenue sera large, à double voie, avec des arbres, de l'herbe et des fontaines aux carrefours.

Le citadin, d'ailleurs, n'hésite pas à s'éloigner ; dans des quartiers de résidence situés loin de l'Alameda, où les maisons ont leurs petits jardins et leurs pelouses, on voit non seulement de modernes boutiques d'alimentation mais aussi de grands magasins à plusieurs étages, commerces de tissus, d'ameublement, librairie



Figure en jade.

ries, succursales de banques. La ville n'a pas peur de grandir.

México ne fait qu'illustrer l'évolution parfois moins spectaculaire mais bien réelle de toute la République. La modernisation et le développement économique sont ici des thèmes constamment à l'honneur ; ils s'imposent au voyageur le moins averti qui peut remarquer les gros titres et les vastes éditoriaux que, presque chaque jour, tous les journaux consacrent aux projets en cours et aux résultats acquis. Ces résultats se lisent sur la carte, en ce qui concerne le réseau routier surtout, qui vient de bouleverser l'existence de régions entières. D'autres réalisations grandioses confirment cette impression ; celles, par exemple, des grands barrages, et nous pensons forcément à ce plan d'aménagement de la zone du Papaloapan, en voie d'achèvement, qui doit livrer au travail des hommes des dizaines de milliers d'hectares de terre jus-



qu'alors hostiles et presque inaccessibles.

Plus obscur, sans doute, mais aussi riche de promesses apparaît le projet qui vise à toucher les quelques millions d'indigènes laissés jusqu'ici à l'écart de la vie active du pays. Là encore, on est frappé par la grandeur de la tâche qui, à première vue, semble terriblement ardue ; mais, à la limite du monde mexicain, les Centres qui y consacrent tout leur temps construisent routes, cliniques, écoles et, inlassablement, éduquent enfants et adultes. Dans ces villages isolés, pauvres encore et déshérités, on ne peut s'empêcher de songer aux gratte-ciels et aux splendeurs de la capitale qui semblent d'un autre monde ; mais on sent que le travail des hommes y est le même et qu'il procède, ici et là, du même enthousiasme pour un avenir qu'ils veulent très proche.

Talavera de Puebla



Le lac de Pátzcuaro (Michoacán) et l'île de Janitzio.

UN ESSAI D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE

par Alfonso CASO

Directeur
de l'Institut National Indigéniste,
Membre du Collège National.



L'INSTITUT National Indigéniste a été fondé il y a six ans afin de promouvoir toutes les mesures susceptibles de contribuer au succès d'un programme destiné à résoudre les problèmes que posent les 3.500.000 Indiens qui ne parlent pas encore l'espagnol et qui, par les aspects de leur vie sociale et culturelle, se différencient souvent des autres habitants du pays.

Aux termes de la loi, les attributions de l'Institut s'étendent au pays tout entier : elles embrassent la totalité de la population indigène. Toutefois, le problème est si vaste que l'Institut a dû se limiter tout d'abord à un travail intensif dans certaines régions. C'est ainsi qu'il a installé des *Centres coordinateurs*, véritables projets-pilotes. Ces Centres ont permis d'expérimenter des méthodes de travail et de préparer d'un point de vue pratique le personnel technique et administratif.

L'Institut National Indigéniste a naturellement adopté certains principes fondamentaux et sur lesquels repose son action. Il n'impose jamais ses décisions ; il n'emploie jamais de méthodes coercitives. Il invite les gens à faire telle ou telle chose, et il s'efforce de démontrer par l'exemple l'utilité de ce qu'il conseille. D'autre part, rien n'est entrepris sans la coopération, assurée d'avance, de certains membres de la communauté indigène même. Une fois convaincus de la nécessité de la tâche à accomplir, ces représentants prêtent leurs concours personnels, qu'il s'agisse d'établir une route ou de bâtir une école ou un petit hôpital. Ce concours, ils l'accordent volontairement. Aucune sanction ne menace ceux qui voudraient ne pas partager le travail collectif — sauf le discrédit moral qui rejaillirait sur les dissidents dans le cadre de leur propre

Race indienne
Allégorie de David Alfaro Siqueiros

communauté. Enfin, l'Institut dispose toujours, comme employés des centres d'indigènes bilingues qui collaborent avec le personnel technique en tant qu'adjoints aux maîtres d'école, médecins, agronomes et assistants sociaux. En somme, l'intention est bien nette : transformer les éléments inutiles ou nocifs de la culture d'une communauté indigène, mais au bénéfice des Indiens eux-mêmes, et non pas au profit de l'Institut.

Dans chacun des centres, la mission de l'Institut est à la fois régionale et intégrale. Elle est régionale parce qu'elle ne s'attache pas seulement aux problèmes d'une seule localité. Elle se rapporte à toutes les questions relatives à une région — homogène par la langue et par d'autres aspects de la culture — et elle s'insère dans le domaine où rayonne la cité métisse, qu'on appelle *métropole* de la région, car les agglomérations indigènes qui l'entourent en dépendent politiquement et économiquement. Cette action est également intégrale parce qu'elle embrasse tous les aspects de la culture de la communauté. Aussi, chacun des centres comporte-t-il plusieurs sections coordonnées par un anthropologue social.

A la tête de chacune des sections du Centre, il y a toujours un technicien, assisté d'autres spécialistes d'un rang inférieur. Ces derniers ont à leur tour, pour adjoints, les indigènes bilingues dont nous avons déjà parlé et que nous appelons *promoteurs*, car ils sont directement chargés de promouvoir le progrès culturel de la communauté.

Chaque Centre a ses sections de Routes, d'Economie, d'Hygiène et d'Education, dirigées respectivement par des ingénieurs, des économistes, des agronomes, des médecins et des maîtres d'école. La Section économique d'un Centre, par exemple, est chargée de la transformation de l'économie des Indiens d'une région. Aussi, se préoccupe-t-elle d'obtenir des terres pour les villages, soit par voie de concession là où ils n'en ont pas, soit en agrandissant leur domaine si celui qu'ils possèdent est insuffisant.

Les attributions de la Section économique de chacun des Centres comprennent : l'enseignement de nouvelles cultures et techniques, l'emploi de semences améliorées, d'engrais, l'amélioration des races locales de volailles et d'animaux domestiques, l'utilisation des vaccins, insecticides et désinfectants.

Dans les régions boisées, cette section s'occupe notamment de l'utilisation adéquate de l'arbre, de la conservation de la forêt, de l'installation de scieries appartenant aux indigènes et administrées par eux, sous le contrôle de l'Institut qui leur prodigue ses conseils.

L'Institut crée aussi des magasins communaux et organise le crédit foncier. Il monte des industries nouvelles, perfectionne celles déjà existantes, protège l'art populaire (céramique, tissus, vannerie, etc.) et recherche de meilleurs prix, des crédits et un marché plus étendu.

En matière d'hygiène, les médecins de l'Institut ont entrepris des campagnes contre la variole, le typhus, la rougeole et la malaria ; ils ont obtenu d'excellents résultats. On a fondé des centres hospitaliers et des postes de secours, tenus par des infirmiers qui sont assistés par les promoteurs indigènes. Enfin, on a pu amener la population à accepter des mesures préventives, comme l'emploi des vaccins et du D.D.T.

Dans le domaine de l'éducation, les promoteurs indigènes apprennent à lire aux enfants dans leur langue maternelle, ce qui constitue un premier pas



Une école rurale à Oaxaca.

pour leur enseigner, par la suite, à parler, à lire et à écrire en espagnol.

Les promoteurs indigènes, hommes et femmes, qui exercent, comme on le voit, de multiples activités, suivent des cours dans les internats installés au siège du Centre de la région. Quand, au bout de deux ou trois ans, ils ont terminé leur préparation, ils sont employés dans les écoles créées dans les petites localités.

Afin de pouvoir appliquer ce genre d'éducation, il a fallu établir des alphabétiques en langues indigènes et réunir un matériel didactique spécial. A cet effet, on a utilisé les jeux et les sports locaux, des films fixes ou cinématographiques, sans oublier — auxiliaire précieux — le théâtre de marionnettes, manœuvré par des indigènes employant leur propre langue.

La création de ces *Centres coordonnateurs* d'action intégrale est, nous l'avons dit, une expérience. Néanmoins, un fait indique clairement que nous n'avons pas fait fausse route. C'est la confiance absolue, la coopération de plus en plus active que nous offrent les Indiens. C'est aussi, leur inlassable désir d'apprendre et la facilité sur-



Alfonso Caso
Portrait par Siqueiros (détail)

prenante avec laquelle ils acceptent maintenant les idées nouvelles, quand ils sont convaincus de leur utilité. Voilà, jusqu'à présent, le meilleur ré-

sultat obtenu, notre meilleure récompense, car nous croyons avoir prouvé que l'Indien mexicain est parfaitement apte à assimiler les techniques les plus modernes, dans tous les domaines.

Aujourd'hui, notre problème est d'ordre quantitatif. Nous avons créé cinq Centres et l'an prochain nous en installerons deux autres. Toutefois, il nous en faudrait quarante pour répondre aux besoins de toute la population indigène du pays. Le Gouvernement mexicain a la ferme intention de poursuivre cette tâche, dans la mesure de ses moyens ; chaque année, il accorde d'importantes subventions pour la mener à bien.

De cette façon, nous espérons que le problème indigène, en tant que tel, aura disparu au cours des vingt prochaines années. Ceci n'implique naturellement pas la mort des valeurs culturelles indigènes. Bien au contraire : ces valeurs continueront de s'intégrer — comme cela est arrivé jusqu'à présent — à la vie mexicaine moderne. Elles ne cesseront pas d'offrir au pays leur apport, si caractéristique et si personnel, afin que le Mexique soit toujours, et de plus en plus, le Mexique.





Joaquín Fernández de Lizardi (« El Pensador Mexicano »).

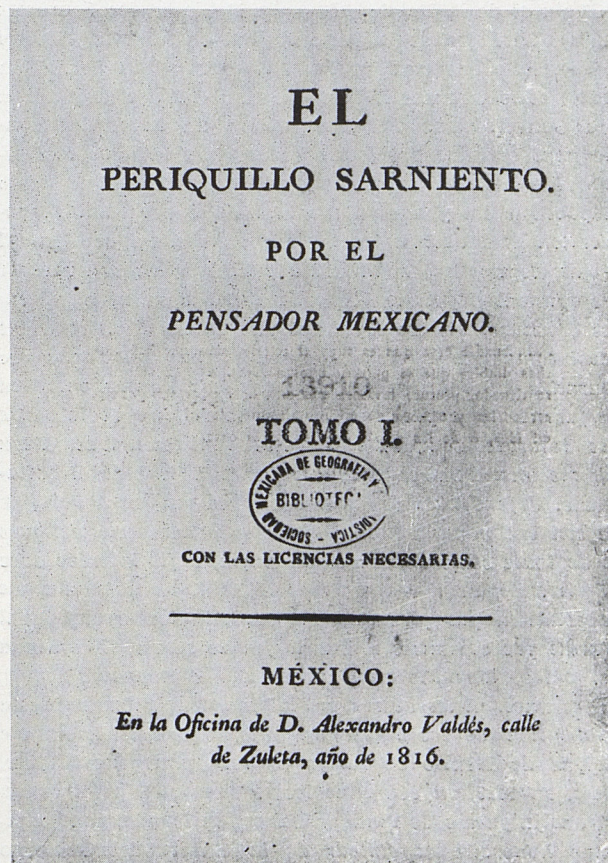
FERNANDEZ DE LIZARDI

par José Luis MARTINEZ

LA vie de Fernández de Lizardi — né et mort à Mexico (1776-1827) — et la façon dont il a exercé sa profession d'écrivain sont une des plus encourageantes leçons que nous offre l'histoire des lettres mexicaines. Fils de créoles de bonne condition, il avait reçu une certaine instruction. Après avoir fait ses premières études au Collège de Tepozotlán, il avait suivi les cours du Collège San Ildefonso, à Mexico ; mais, il n'y remporta nul parchemin. Ayant tenté quelques pas hésitants dans la littérature, il allait se lancer dans la veine satirique où il devait se tailler une belle place.

En 1811, il faisait paraître quelques vers ridiculisant des personnages de la société de son temps. Néanmoins, plutôt que de prétendre faire passer ses poésies dans les journaux littéraires dans le genre du Diario de Mexico, où se forgeaient les noms illustres de la littérature officielle, Lizardi préféra les faire connaître au peuple, en publiant des plaquettes, des feuilles volantes, aux titres criards, qu'il vendait quelques centavos l'exemplaire, à l'éventaire qu'il s'était installé dans un placard de la galerie couverte des Marchands. En ces premières années de l'insurrection, il semble que Lizardi ait rendu de signalés services à la cause des rebelles, à Tasco, car on l'a accusé d'avoir livré des armes et des munitions aux insurgés et il lui fallut purger une de ses premières peines de prison. Rendu à la liberté, il continua de publier des brochures, en prose et en vers, toujours sur des thèmes satiriques, de critique sociale et politique ou de morale publique.

Trois jours seulement après la promulgation de la Constitution de Cadix — qui décrétait, à titre transitoire, la liberté de parole — paraissait, sous le couvert de cette loi, le journal le plus célèbre de Lizardi, El Pensador Mexicano (Mexico, 1812-1814). Il y défendait la liberté de presse, censurait ouvertement le gouvernement colonial ; il finit même par y publier une satire mordante contre le Vice-Roi Venegas, qui motiva la révocation de la liberté de presse. Le courageux écrivain fut incarcéré une fois de plus. Les années qui suivirent furent douloureuses, car Lizardi se vit accuser par l'Inquisition. Toutefois, en dépit de toutes les difficultés, de la censure, il continua de publier ses brochures et ses journaux, notamment l'Alacena de Frioleras (1815-1816), les Sombras de Heráclito y Demócrito (1815) et le Caxoncito de la Alacena (1815-1816). Mais les censeurs officiels le gênaient considérablement ; non seulement ils lui interdisaient de manifester librement ses idées, mais ils lui retiraient ainsi les moyens de gagner sa vie. Alors, pour



tromper leur vigilance, il eut l'idée de se servir du roman picaresque, qui allait devenir, sous sa plume, un instrument de civilisation aussi efficace que les autres. Ainsi prend naissance El Periquillo Sarniento — 1816, 1830-1831 — qui commence à être publié en livraisons (1816), jusqu'à ce que le troisième tome de cette édition soit suspendu, du fait que son auteur y condamnait l'esclavage dès le début du quatrième. Il devient, de ce fait, « le premier écrivain mexicain qui (en pleine domination espagnole) ait osé défendre les esclaves, et les défendre avec courage, avec énergie, sans avoir peur des tyrans ». Ces dernières années de l'insurrection ont été marquées par une intense activité éditoriale de Lizardi. Après le Periquillo et sa renommée vinrent les Fables (1817), La Quijotita et sa cousine (1818-1819), Les Nuits tristes et jour de joie (1818) et la miscellanée intitulée Bons moments (1819). C'est à cette époque que Lizardi dut

écrire son roman *Vie et exploits du fameux chevalier don Catrin de la Fachenda* (1832) qu'il essaya de publier en 1822, mais ne devait être imprimé qu'un lustre après sa mort.

Lorsque la liberté de la presse est restaurée, en 1820, Fernández de Lizardi abandonne le roman — qui exigeait de lui un effort de concentration s'adaptant mal à son inquiétude intellectuelle. Il fait reparaitre ses curieux journaux personnels dont les titres ne manquent pas d'originalité : *Le Conducteur Electrique* (1820), *L'Ami de la Paix et de la Patrie* (1822), *Le Paillasse des Journaux* (1823), *Le Frère de la Perruche* qui chantait la Victoire (1823), *les Conversations du Villageois et du Sacristain* (1824) et *le Courrier hebdomadaire de México* (1826-1827). *Les Conversations du Villageois et du Sacristain* contiennent certains des écrits idéologiques les plus intéressants de Lizardi, comme la *Constitution Politique d'une République imaginaire*, dans laquelle il proposait l'organisation que devrait avoir le monde utopique dont il rêvait, comme s'il avait voulu équilibrer ses critiques et ses opinions négatives. Il publia aussi, alors, de nombreuses brochures sur les sujets les plus variés. Mais les idées révolutionnaires qu'il y exprimait, ainsi que dans ses journaux, lui valurent de nouveaux emprisonnements, qui ne furent même pas levés lors de la victoire de la cause des insurgés à laquelle il avait tant contribué. Déçu comme bien d'autres par les vellétés d'Iturbide, il l'attaqua et défendit les Francs-Maçons, ce qui fut à l'origine de son excommunication par les autorités ecclésiastiques et de toute sorte de vexations. Enfin, il fit la trêve avec l'Eglise, « mais il n'admit pas le délit, ne demanda pas l'absolution, pas plus qu'il ne rétracta les erreurs qu'il n'avait pas commises ». Sur la fin de sa vie, il continua de goûter alternativement détractations et honneurs ; mais, ni les unes, ni les autres, ne lui faisaient interrompre la publication de ses idées. En 1823, il semble avoir été éloigné de México en raison de ses opinions politiques. Mais, en 1825, on couronne les services qu'il avait rendus durant la guerre de l'indépendance, en le nommant capitaine honoraire et éditeur de la *Gazeta del Gobierno* (le journal officiel). Peu avant de mourir, toujours harcelé et infatigable, pauvre et atteint de tuberculose, il écrit son pathétique Testament et adieux du *Penseur Mexicain* (1827). Il compose même sa propre épitaphe : « Ci-gisent les cendres du *Penseur Mexicain*, qui a fait ce qu'il a pu pour sa patrie », texte émouvant qui n'a même pas pu être utilisé. En effet, sa dépouille mortelle, modestement ensevelie, ne devait bientôt plus laisser de traces.

Continuant le genre du roman picaresque, notamment du *Periquillo* et de *las gallineras*, de Francisco Santos, et du *Gil Blas*, de Lesage, Fernández de Lizardi composa son fameux roman *Periquillo Sarniento*, dans lequel, sous prétexte de narrer les truculentes aventures d'un personnage au service de nombreux maîtres, il démontrait son habileté à dépeindre la vie et les coutumes pittoresques des derniers jours de la Nouvelle-Espagne. Dans son souci de moralisateur et d'éducateur, il s'est

servi également de la leçon du *Télémaque*, de Fénelon. Sans doute, en d'autres romans, Lizardi a-t-il présenté un personnage à l'opposite du *Periquillo* ; il a ridiculisé, dans *Don Catrin de la Fachenda*, la vie des libertins présomptueux qui méprisaient le peuple ; il a critiqué dans *La Quijota* et sa cousine, l'éducation que l'on donnait alors à la femme. Ce qui caractérise toutes ces œuvres, c'est l'ambiance sociale qui y est décrite, afin de révéler, surtout, le fossé profond qui sépare les deux classes sociales les plus opposées : celle des puissants qui dédaignent le peuple, et celle des indigènes et des métis, opprimés et ignorants. Lizardi, dévoué aux humbles, consacra sa vie à les défendre et à améliorer leur condition. Il a reproduit, en même temps, le langage particulier de chacun de ses personnages dans un style aussi négligé qu'efficace. Lizardi a donné à la littérature mexicaine ce que nul autre écrivain n'avait fait jusqu'alors : des tableaux et des portraits de la vie mexicaine, surprenants de vérité et de force d'expression.

Brochures, journaux personnels et éphémérides, tout était, sous la plume de Lizardi, un moyen de faire connaître le grand débit de ses doctrines et de ses sermons sociaux. Ses journaux et éphémérides étaient rédigés entièrement par « *Le Penseur* ». Ils ne se différenciaient des brochures que par leur nombre et par leur parution périodique. En ces années de luttes insurrectionnelles, durant lesquelles de nombreux esprits s'éveillaient et s'agitaient à la faveur des nouvelles idées sociales et politiques, il n'était pas possible d'exposer ces préoccupations dans les journaux — strictement contrôlés par la censure officielle. Les publications dont se servait Fernández de Lizardi, toujours opportunes, échappant aux censeurs, étaient un moyen admirablement adapté aux circonstances. D'autre part, Lizardi était parvenu, pour la première fois dans l'histoire de nos lettres, à conquérir un public fidèle et nombreux. Quand on pense aux difficultés et aux restrictions imposées alors aux éditeurs, les quelques milliers de pages publiées par « *Le Penseur* » paraissent avoir été un exploit singulier. Il doit avoir occupé pour longtemps et pour ses seules œuvres la majeure partie des imprimeries qui fonctionnaient à cette époque. Il est arrivé à remporter une primauté de plus : celle d'avoir été le premier écrivain mexicain qui, quoique pauvrement, a vécu de la profession littéraire.

M. Luis González Obregón, apologiste et biographe de Fernández de Lizardi, écrivait de celui-ci un de ses plus parfaits éloges : « Apôtre des nouvelles idées, dans une société où prédominait le fanatisme et l'ignorance, censeur de coutumes profondément enracinées depuis des siècles, partisan farouche de l'indépendance de son pays, propagateur inlassable de l'éducation populaire — au moyen d'écrits et de projets — promoteur de la Réforme à une époque où le Clergé jouissait de toutes ses richesses et de toute sa puissance, auteur de livres qui ont tracé une nouvelle voie à une littérature nationale : tel a été don José Fernández de Lizardi, plus généralement connu sous le pseudonyme de « *El Pensador Mexicano* ».



Gerardo Murillo (Doctor Atl) : La Vallée de México.

L'AGRICULTURE MEXICAINE

par Manuel DE LA LAMA

S I l'on veut suivre le développement agricole du Mexique, une description sommaire du climat s'impose. En réalité, on ne saurait parler d'un « climat mexicain », le pays étant à cheval sur plusieurs degrés de latitude. D'autre part, le relief du sol a une influence considérable sur les conditions climatiques. Cette influence a permis de diviser le pays en terres chaudes (au-dessous de 800 mètres d'altitude), en terres tempérées (entre 800 et 2.000 mètres) et en terres froides (au-dessus de 2.000 mètres). Déjà Humboldt, au début du XIX^e siècle, avait remarqué la grande variété de produits agricoles et de végétation spontanée du Mexique. « Il n'existe guère, dans le monde entier — assurait cet auteur — d'espèce végétale qui ne puisse être cultivée en un point quelconque de la Nouvelle Espagne. »

Le facteur le plus important, quant au climat mexicain, est le manque d'eau sur une grande étendue du territoire. Près de 52 % des terres sont soumises à un climat désertique ; 41 % subissent un climat semi-aride et 7 % seulement ont un régime tropical, avec des pluies abondantes, voire excessives.

L'ensemble des terres reçoit une précipitation moyenne de 760 mm. par an. Et encore, cette eau est-elle fort mal répartie. Dans le nord-ouest, la moyenne annuelle des pluies repré-

sente 100 à 200 mm. Lorsqu'on parcourt les déserts de la Basse Californie et du Sonora, l'on se croirait en plein Sahara. Le Plateau Central est plus favorisé, avec une moyenne annuelle de 1.000 à 1.500 mm. Toutefois, l'eau y est mal distribuée au cours de l'année et, bien davantage, d'une année à l'autre. Dans cette région, après une année de pluies abondantes, deux ou trois suivent, qui sont fort médiocres, et enfin une nouvelle année s'avère très insuffisante. Au sud-est, dans la partie de l'isthme de Tehuantepec et dans celle qui jouxte l'Amérique Centrale, les précipitations sont si abondantes que les terres risquent de pourrir ; l'agriculture n'y réussit qu'à la faveur de travaux d'assèchement, de drainage et de régularisation des cours d'eau.

Le régime des pluies est la composante la plus variable du climat mexicain. Or, il est très malaisé de tracer les accidents du terrain provoqués par la présence de multiples chaînes de montagnes. Si l'on voulait déterminer d'une manière précise les facteurs climatiques, il faudrait installer un observatoire météorologique par 1.000 hectares.

Les progrès de l'agriculture mexicaine sont marqués principalement par la lutte contre la pénurie d'eau. Les travaux d'irrigation viennent au pre-

mier plan des soucis nationaux ; aussi, les grands efforts convergent-ils vers cet aspect de l'économie du pays.

Mais ce n'est pas tout. En examinant l'étendue et la nature des terres cultivables, on pourrait douter, non sans raison, de la vocation agricole du Mexique. Douze pour cent seulement de la superficie du territoire peuvent être considérés comme susceptibles d'être utilisés pour l'agriculture. Ces 24 millions d'hectares, pour une population de 30 millions d'habitants, ne représentent qu'un lopin de terre de 0 ha 76 par habitant. Ajoutons que cette surface cultivable n'est pas entièrement défrichée. En 1952, 9 millions 1/2 d'hectares avaient été effectivement cultivés. Ce qui ramenait la portion de terre labourée par Mexicain à 0 hectare 31.

La réforme agraire a remis la terre à celui qui la cultive. La révolution agricole, actuellement en plein essor, s'efforce de rattraper le retard technique, de former de vrais agriculteurs et d'outiller ces derniers.

Les aspects de cette révolution étant multiples et fort divers, nous ne saurions nous étendre sur ce sujet. Toutefois, nous citerons en passant : l'irrigation, qui est à la base de toute activité, le défrichement de terres nouvelles, l'emploi de machines et d'engrais, la lutte contre les insectes,



Ricardo Martínez de Hoyos : Travailleurs.

et la production de variétés des principales cultures adaptées au climat et au sol des diverses régions.

L'agriculture mexicaine s'est assurée la collaboration d'institutions scientifiques et de recherches. Le Gouvernement a créé des commissions spéciales pour l'étude du maïs et du blé, pour le maintien de la qualité du café et pour l'introduction de la culture de l'olivier. D'autres organismes — la section mexicaine de la Fondation Rockefeller, l'Institut National de Recherches Technologiques, l'Institut de Recherches de Cultures tropicales et l'Institut National de Nutriologie — ont réussi à résoudre des problèmes fort complexes par leurs aspects techniques et économiques. Les résultats de tels efforts sont particulièrement encourageants.

Une grande importance a été accordée au machinisme dans l'agriculture. Depuis la réorganisation de l'Ecole Nationale de Chapingo, des progrès ont été réalisés, qui placent le Mexique sur un pied d'égalité avec les pays ayant les campagnes les mieux équipées.

Depuis l'arrivée des Espagnols, les paysans ne disposaient que de la charrue de bois. Ces charrues, imparfaites et primitives, étaient en nombre très insuffisant. En 1930, on n'en comptait que 900.000 pour tout le Mexique. Or, il en faut au moins une pour labourer quatre hectares. Cet instrument aratoire n'était donc utilisé que sur une partie des terres cultivées.

Le machinisme se heurta à d'innombrables obstacles : le relief du sol, qui partage les terres en multiples régions de faible étendue, où les surfaces planes sont rares ; l'abondance d'une main-d'œuvre à bas prix et l'indifférence des anciens propriétaires fonciers, souvent absents et peu soucieux de progrès.

Grâce aux Caisses de crédit agricole, l'aide du Gouvernement (qui prit à sa charge la moitié du prix des fournitures) favorisa l'acquisition par les paysans de matériel agricole. En dépit des restrictions causées par la dernière guerre dans le commerce international, les importations de machines agricoles (les tracteurs, en particulier) n'ont cessé d'augmenter. En 1949 et au cours des six années qui ont suivi, le Mexique a acheté près de 35.000 tracteurs, ce qui a porté à 50.000 le total des machines agricoles de ce pays.

Plusieurs firmes ont installé des usines et ateliers, qui fabriquent actuellement un outillage complémentaire : charrues, semeuses, machines combinées, faucheuses, chariots, sans parler des pelles et des pioches. Grâce à ces efforts, le Mexique a acquis, quant à l'outillage agricole, une place de choix parmi les pays d'Amérique latine.

L'emploi des engrais est d'un intérêt capital pour obtenir des cultures rentables. Les terres du Mexique sont pauvres en produits fertilisants. Afin d'y porter remède, le Gouvernement, par l'intermédiaire de la « Nacional Financiera », fonda en 1943 la société « Guanos y Fertilizantes de México ». Le premier travail de cette entreprise fut de ramasser le guano dans les îles du littoral de la Basse Californie ; ce guano, déposé par la gent ailée ressemble tout à fait au « guanay » du Pérou. Pourtant, les résultats de cette campagne s'avèrent insuffisants. Il fallait obtenir, à tout prix, par d'autres procédés, les produits que les campagnes réclamaient avec de plus en plus d'urgence. Une usine de superphosphates fut installée à San Luis Potosí ; dès 1951, de grands laboratoires furent mis en service pour la fixation de l'azote de l'air. Ainsi, la

production nationale d'engrais a pu satisfaire, au cours de ces dernières années, les deux tiers des demandes ; le tiers restant a dû se contenter de produits d'importation, dont le prix est nettement supérieur à celui des produits du pays.

En 1955, le Mexique a produit 64.000 tonnes de sulfate d'ammonium et 75.000 tonnes de superphosphates. Il a importé, dans le même temps, 30.000 tonnes de sulfate d'ammonium et 20.000 tonnes de superphosphates.

Toutefois, la demande d'engrais est bien supérieure. En effet, l'on estime que, pour 3 millions 1/2 d'hectares irrigués susceptibles d'assurer une récolte, il faudrait au moins 500 kilos d'engrais à l'hectare, soit un total de 1.800.000 tonnes par an.

On voit que le Mexique offre un champ d'activités quasi-illimité aux industriels décidés à partager aussi bien les risques que les bénéfices de l'agriculture mexicaine.

Le maïs, le blé, le haricot, le coton, la canne à sucre, le café, le sésame, la vigne, l'olivier, le cocotier, l'arachide, occupent de grandes étendues. Ces cultures sont toutes en nette progression. De 1948 à 1955, la production de maïs a presque doublé, pour

atteindre enfin un niveau répondant aux besoins du pays. Il en est de même pour le blé, dont la récolte, en 1955, a été de 750.000 tonnes.

La canne à sucre a permis de satisfaire les demandes des consommateurs mexicains : des stocks ont même pu être constitués après livraison des excédents destinés à l'exportation. Le coton et le café — qui sont pour le Mexique, les principales sources de devises après les minerais — ont atteint des chiffres-records en 1955 : 500.000 tonnes de coton et 87.000 tonnes de café.

Sans doute, les résultats acquis permettent-ils d'envisager l'avenir avec optimisme. Pourtant, de multiples problèmes restent encore à résoudre. L'accroissement rapide de la population exerce sa pression et remet constamment en cause la question du placement et de la colonisation intérieure. Chaque année, des milliers de bras sont désœuvrés. La transformation des produits s'impose. Aussi, des problèmes industriels se sont-ils posés sur le plan national. Le pays doit s'industrialiser de plus en plus, s'il veut donner à ses habitants un niveau de vie comparable à celui des nations les plus développées.



José Clemente Orozco : Agaves.

POESIE NAHUATL

par Angel Maria GARIBAY K.,

de l'Académie Mexicaine.

IL n'est plus possible aujourd'hui de nier l'existence de la production littéraire des pays d'Amérique avant l'avènement de Cortés. Toutes les idées préconçues à ce sujet doivent être dissipées. Il faut reconnaître d'ailleurs que ceux qui connaissaient les cultures antérieures à l'alphabet savaient déjà depuis longtemps à quoi s'en tenir. L'homme chante et relate par nécessité. On conserve non seulement le souvenir de tel hymne ou de tel récit, mais encore son texte. Aussi, faut-il admettre que ce dernier a été composé et adapté avant d'être transmis à la mémoire. En fait, la mémoire des hommes a suppléé les archives et les bibliothèques, et, pour qu'il put en être ainsi, il a fallu l'aiguiser et créer un art de transmission mnémotechnique.

Tout cela se passait dans le Mexique préhispanique. Les premiers historiens recueillirent des données et virent eux-mêmes le fonctionnement, encore vivant alors, des méthodes de rédaction et de conservation. Nous nous limiterons à donner un aperçu de la poésie, ne disposant pas de l'espace nécessaire pour traiter des autres genres.

La période précortésienne possédait ses écoles de poètes. Dans la langue du pays, ces derniers étaient appelés *cuicapicque* (inventeurs de chants). Cette dénomination générale était nuancée de nombreuses spécialisations qu'il serait trop long d'énumérer ici. Les compositeurs étaient des hommes de talent, « inaptes à la guerre », d'après le témoignage de Pomar, descendant lui-même de la maison royale de Texcoco. Torquemada nous conte une curieuse histoire à propos d'un prince qui ayant déplu à son monarque est appelé à la Cour pour y être châtié. Chemin faisant, il compose un poème. Arrivé devant le roi, il le déclame et, alors qu'il eût dû être condamné à mort pour le délit dont il était accusé, il recouvre la liberté, grâce au poème dont il est l'auteur. Cette anecdote renferme un symbole : celui du feu sacré de la poésie domptant les rigueurs de la justice.

Lorsque les chants étaient composés, on les confiait aux collèges d'enseignement supérieur, où les jeunes gens devaient les apprendre. On les enseignait aussi aux guerriers, qui les récitaient durant les longues heures de trêve. C'est grâce à cette double forme de transmission que les chants ont été vulgarisés et perpétués. Incorporés au folklore, ils n'auraient pas dû disparaître. Malheureusement, un grand nombre s'est effacé prématurément. Néanmoins ils survécurent en assez grand nombre, ce qui explique la facilité relative avec laquelle les évangélisateurs purent recueillir un aussi abondant trésor. Sahagún, notamment, et bien d'autres encore, ont amassé la production poétique du Mexique préhispanique



Figure de femme (culture aztèque).



Le dieu Xipe (sculpture aztèque).

en langue náhuatl. *Cantares Mexicanos*, manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale de México, en est le document de base. Absolument authentique, cet ouvrage groupe des poèmes provenant de tous les pays de langue náhuatl. Sorte de répertoire de tous les genres de poésie, ce manuscrit date du troisième tiers du XVI^e siècle. Toutefois, il reproduit plusieurs codicilles, dans lesquels avaient été réunis des poèmes de régions et d'époques différentes. Ce document est d'une grande importance et se suffit à lui-même. Il en est d'autres, que nous ne saurions dénombrer dans ce bref exposé.

Le style général des compositions lyriques nous offre de courts poèmes qui témoignent d'une pensée indépendante et d'un développement autonome, bien qu'ils fassent partie d'un tout, permettant de les mettre en valeur et de les considérer dans leur individualité. Il était naturel qu'on usât de ce système, courant dans toutes les littératures primitives. La brièveté et l'artifice harmonique même de ces œuvres ont favorisé leur composition et, plus tard, leur conservation. Pour aider la mémoire, on avait recours à d'autres moyens tels que la répétition d'un refrain, la paronomase, les mots composés, etc.

Quant aux sujets traités, c'étaient surtout des thèmes sacrés, guerriers, voire à tendance philosophique. La poésie y a, en général, un caractère collectif ; l'on n'y trouve guère de manifestations d'individualisme, ce qui n'a rien d'étonnant lorsqu'il s'agit de cultures anciennes, car la « personnalité du poète » est un fait littéraire relativement récent. Les auteurs grecs et romains, évidemment, tendent à l'individualisme, et parfois l'atteignent ; mais, bien plus souvent, ils se laissent submerger par des considérations générales et reflètent l'atmosphère sociale ambiante. Les poètes dont nous nous occupons révèlent de-ci de-là leur pensée, mais celle-ci est vite étouffée par les idées et les soucis de la collectivité. Des exemples nous le démontreront d'ailleurs bien mieux que de longs commentaires.



Vase d'obsidienne. — Texcoco (Vallée de México).



Sculpture en pierre.

Les sujets transcendants, la vie et la mort, sont repris sans cesse. Ce poème, glané dans la partie méridionale de la Vallée de México, est tout empreint d'un pessimisme résigné. Un poète de Chalco dit :

*Mon cœur a entendu un chant :
Je pleure et me sens triste avec les fleurs.
Il nous faut les laisser ici-bas, sur terre :
Elles nous furent simplement prêtées :
Il nous faut partir pour la maison du soleil...
Je vais me faire un collier de fleurs variées :
Qu'elles restent dans mes mains, qu'elles soient ma couronne.
Il nous faut les laisser ici-bas, sur terre :
Elles nous furent simplement prêtées :
Il nous faut partir pour la maison du Soleil. (*)*

Ce même sens de la vie, nous le retrouvons chez les poètes de l'Inde tout comme dans le rythme d'airain d'Horace. Puisque le monde passe, il faut cueillir la fleur dès qu'elle entr'ouvre sa corolle. Demain, le souffle du vent en emportera les pétales fanés.

Nous relevons également, au cours de ces brefs poèmes, la délicatesse dans l'éloge, d'un poète à un confrère. Il était d'usage, en effet, de se livrer à des sortes de tournois littéraires qui étaient pour les poètes une source d'émulation. Ceux-ci faisaient, à de telles occasions, assaut de compliments — comme il arrive de tout temps dans ces sortes de concours. La bizarrerie même des louanges leur confère une note d'exotique beauté :

(*) La version française des poèmes cités est due à M. Edmond Vandercammen.

*Les fleurs s'épanouissent, elles sont majestueuses ;
leurs boutons éclatent, leurs corolles s'entr'ouvrent.
Les chants fleuris jaillissent de ton sein :
tu les répands sur d'autres : tu es un chanteur !*

Un poème de la région de Chalco sait aussi donner une simple image au moyen d'une antithèse bien tournée : la terre offre ses fleurs, qui, lentement mais sûrement, vont de la naissance à l'épanouissement. Le poète, lui, donne ses chants, mais il les tire de lui-même. Le « jardin intérieur » des poètes de l'Occident n'est pas une nouveauté : nous en avons ici une preuve.

L'éloge revêt parfois une forme différente :

*Chante, chanteur, tu as un bouclier de lumière solaire.
Comme un arc-en-ciel j'apprécie tes fleurs :
Mon cœur se réjouit : pour moi ce sont des émeraudes.*

C'est bref et complet : soleil et arc-en-ciel, les deux phénomènes cosmiques qui impressionnent l'homme, par leur beauté et par leur action mystérieuse, utilisés par un poète en l'honneur du rival qu'il entend louer.

Cet autre éloge est plus ingénieux, plus fin :

*Telles des semences, roulent des émeraudes :
ce sont les fleurs qui naissent ; c'est ton chant.
Quand tu élèves tes fleurs vers le ciel,
sur México le soleil luit.*

On ne saurait nier qu'il y ait dans ce poème une note d'émotion vibrante. Le chant de son ami est, pour le poète, comme une fleur, comme une émeraude ; il se surpasse quand il dit que « son seul chant fait luire le soleil ». Hyperbole qui pourrait fort bien avoir sa place dans un poème arabe, mais qui, si l'on pense à la sobriété de l'ancien mexicain, prouve l'effervescence de l'inspiration poétique.

Parfois, aussi, le poète loue son propre chant. C'est comme un auto-éloge que nous saurons lui pardonner :

*Je taille des émeraudes, je moule l'or :
c'est mon chant.
J'entrelace des saphirs : c'est mon chant.*

Émeraudes, or, rangs de saphirs... voilà à quoi, lui-même, il compare ses poèmes. Si nous ne pouvons pas le féliciter pour sa modestie, nous avons bien le droit de lui pardonner, lorsque nous voyons, aujourd'hui encore, des poètes se vanter sans retenue, et en arriver à des exagérations étonnantes.

On ne saurait, en quelques lignes, donner qu'un faible aperçu de la poésie náhuatl dont on possède au moins deux mille poèmes. Si la monotonie impose forcément des limites dans une société fermée, telle que celle qui



Masque (Musée National d'Anthropologie de México).

nous occupe, elle est aussi un moyen qui permet d'apprécier l'importance de cette poésie, laquelle, dans son cadre étroit, a su trouver une série de variétés sur les mêmes sujets.

Mais si, dans le domaine de la poésie lyrique, il est aisé de trouver une abondance de manifestations poétiques, il n'est pas plus difficile d'en trouver l'équivalent dans les autres secteurs de la poésie. Les longs poèmes du genre épique y abondent ; ceux de caractère tragique ne manquent pas, quoiqu'ils nous soient parvenus très amputés. Et, en dehors de la poésie, nous avons les *Discours des Anciens*, répertoire de toutes les connaissances traditionnelles dont certains fragments sont parfois de véritables poèmes didactiques. Nous nous bornons ici à signaler aux lecteurs la mine inépuisable de cette poésie.

MANUEL JOSE OTHON

par J. M. GONZALEZ DE MENDOZA

de l'Académie Mexicaine.

IL y a cinquante ans, le 28 novembre 1906, Manuel José Othon mourait à San Luis Potosí. Il y était né le 14 juin 1858. Sa vie fut toute simple. Son arrière-grand-père, Ivón Othon, qui était Allemand, épousa, à Cadix, une jeune Andalouse. Leur fils unique quitta l'Espagne pour le Mexique, se maria à San Luis Potosí, eut de nombreux enfants. Son petit-fils, le futur poète, naquit dans un milieu de petite bourgeoisie, plus riche de vertus que de biens matériels. Manuel José étudia durant quelque temps dans un séminaire, et on peut supposer que cela contribua à enraciner profondément en lui la foi religieuse, perceptible dans son œuvre. Plus tard, vers la quarantaine, il s'essaya aux affaires minières et fut même député.

Très tôt, il commença à écrire. A dix-neuf ans, il vit représenter son premier drame — trois actes en vers — jamais repris depuis et demeuré inconnu, le manuscrit n'ayant pas été retrouvé. En 1880, alors qu'il était encore étudiant en droit, il publia son premier recueil poétique. Il avait vingt-cinq ans lorsque le succès de sa sixième œuvre théâtrale — encore un drame en trois actes et en vers, appelé « *Mas allá de la muerte* » (« Au delà de la mort ») — le fit connaître. En 1886, il obtint un nouveau triomphe avec un autre drame en trois actes, en prose cette fois : « *Lo que hay detrás de la dicha* » (« Derrière le bonheur »). Drames grandiloquents, dans le goût du temps. On y décèle la puissante influence du dramaturge espagnol José Echegaray, qui devait, vingt ans plus tard, se voir attribuer le Prix Nobel conjointement au grand Frédéric Mistral. Avec « *El último capítulo* » (« Le dernier chapitre »), celui de la mort de Don Quichotte que Cervantes finit d'écrire, Othon vit, en 1905, reverdir ses lauriers d'auteur dramatique. Mais ce n'est pas au théâtre que la vraie gloire l'attendait.

Un peu sourd, ce qui le portait à la solitude, il aimait la campagne où, dans sa première jeunesse, il avait puisé un réconfort à sa santé précaire. Aussi, dès ses vingt-huit ans, accep-

tait-il des postes de juge dans des localités rurales. Ce qui, pour tout autre écrivain eût été un exil amer comblait ses vœux : pouvoir faire de longues promenades à travers champs, chasser à son gré. Le grand air, le soleil, la marche, lui donnerent un surcroît de vie.

Il devait trouver dans ces bourgades endormies, l'occasion de savourer tout à son aise de longues, très longues lectures : celle des poètes classiques de langue espagnole, les poèmes d'inspiration bucolique du Père Pagaza, plus tard évêque de Jalapa, savant humaniste et poète délicat. Il lut également les poètes français, de Chénier à Hérédia et, en 1890, donna la version paraphrasée de l'une des « Méditations » de Lamartine. Il traduisit aussi quelques scènes de « *Macbeth* » et, en 1893, un poème très réussi d'un poète obscur quoique valable professeur de latin : le Père Santa Cruz.

Un jour, en 1890, alors qu'il lisait un article d'un critique qui se plaignait de ce que la superbe beauté de la nature mexicaine ne fût pas une source d'inspiration pour les poètes du pays, il se dit que là était sa vraie voie, sa voie royale. « J'étais accoutumé », devait-il dire plus tard, « à la contemplation des grands et augustes paysages qu'offrent nos forêts vierges et nos montagnes sauvages. » Son premier grand poème : « *El himno de los Bosques* » (« L'hymne des bois »), offrait cette nouveauté, qu'il était le fruit de l'observation directe de la nature. Il fut goûté et applaudi. Ce succès, venant s'ajouter à celui de ses drames, consacra Othon grand écrivain. L'Académie Mexicaine lui offrit un fauteuil. Le poète avait alors trente-quatre ans.

Les poèmes de Mgr Pagaza, fort beaux, polis, où résonne toujours un léger écho virgilien, ne furent pas pour Othon des modèles mais plutôt des catalyseurs. Ils le firent évoluer du romantisme de son premier recueil au classicisme qui devait devenir sa manière personnelle. L'œuvre de sa maturité est libre de toute influence. La perfection de sa poésie vient de facteurs différents : harmonie du rythme,

émotion profonde mais non débordante, élan lyrique et, à la base de cet art raffiné, une forme impeccable. L'on peut bien dire que l'ouvrage était remis sur le métier vingt fois.

Poète décrivant la nature, Othon ne donne pas d'elle une vision idyllique. « Le champ est triste, toujours triste, immensément triste », dit-il dans l'un de ses récits. La devise adoptée par lui est une nette indication de son esthétique non moins que de son éthique : *Verum, Pulchrum, Bonum*. On peut voir cela dans la vignette qui orne le frontispice de l'édition originale — cinq cents exemplaires — de ses *Poemas rústicos* (« Poèmes rustiques ») parus en 1902. Le volume comprend des poèmes allant de 1890 à l'année même de la publication. En plus de l'« Hymne » dont nous avons déjà parlé, trois autres œuvres maîtresses y figurent : Les vingt-deux sonnets de *La Noche rústica de Walpurgis* (« Nuit de Walpurgis rustique »), *El Salmo del Fuego* (« Le psaume du feu »), la *Pastoral* (« Pastorale »), et aussi d'autres belles compositions, telles que le sonnet à la fois précis et suggestif, qui décrit, de façon innoubliable *Una estepa del Nazas* (« Une Steppe du Nazas »).

Ce que Jesús Zavala, son biographe, appelle « la penthalogie othonienne » est complétée par la cinquième œuvre maîtresse : l'ardent et dramatique poème en sept sonnets dont le sous-titre explicatif : *Idilio salvaje* (« Idylle sauvage ») a prévalu sur le titre originel lui-même : *En el desierto* (« Dans le Désert »). Othon le composa en 1904. Il y décrit sa passion pour une belle Indienne d'abord consentante et qui, ensuite, se dérobe et fuit. Des considérations morales lui firent retarder la publication du poème, qui parut posthume, en décembre 1906.

Les créations de Manuel José Othon se détachent dans la poésie mexicaine avec la netteté du cristal. Et, en dépit des changements de mode et d'écoles, son œuvre, à la fois moderne et classique, est admirée de tous et fixe son nom dans la lumière durable de l'immortalité.

UN POEME D'OTHON : IDYLLE SAUVAGE

I

Pourquoi vins-tu dans ma solitude glacée
couverte de l'ultime nuage
d'un crépuscule gris?... Regarde le paysage
aride et triste, immensément triste.

*Si tu viens de la douleur ayant nourri d'elle
ton cœur, sois bienvenue dans le sauvage
désert, où à peine un mirage
de ce que fut ma jeunesse existe.*

*Mais si, par hasard, tu ne viens pas de si loin
et qu'en ton âme le goût du plaisir persiste,
tu peux retourner au désordre de ton monde.*

*Sinon, viens laver ton manteau de cyprès
dans la très amère et profonde mer
d'un triste amour, ou d'un immense pleur.*



II

Regarde le paysage : immensité en bas,
immensité, immensité en haut ;
dans la profonde perspective, la montagne hautaine,
minée au pied par une affreuse crevasse.

*Blocs géants que de la roche vive
déracina le tremblement de terre ;
et, dans cette savane pensive
et sévère, pas un sentier, pas une piste.*

*Atmosphère dévastatrice et incandescente,
où s'incrument les aigles sereins,
comme des clous qui lentement s'enfoncent.*

*Silence, obscurité, épouvante terribles
que seul vient interrompre à peine
le galop triomphal des cerfs.*

III

Dans la steppe maudite, sous le poids
d'une sifflante grisaille qui assassine,
tu dresses ta taille sculpturale et fine
comme un relief posé sur l'horizon.

*Le vent, entre les dunes oppressé,
chante comme une musique divine,
et imite, sous la brume humide,
un infini et solitaire baiser.*

*Tes yeux dans le crépuscule lancent, vibrant,
un dard noir de passion et de courroux
qui dans ma chair et mon esprit se cloue ;*

*et se détache, sur le soleil mourant,
comme une aigrette qui flotte immensément,
ta brune chevelure d'Indienne sauvage.*

IV

*La plaine très amère et saumâtre,
lit desséché d'océan mort,
et dans le lointain gris, pour port,
le chaos de rochers, pauvre et abandonné.*

*Le soir oint mon visage inanimé
d'une effrayante sombreur, et sur
ta peau, hâlée par le soleil, voici le cuivre
et le sépia des roches du désert.*

*Et dans le giron où une ombre éternelle
dessous l'énorme ride des rochers
est pour notre amour le nid et la caverne,*

*les lianes de ton corps, entrelacées
autour du torse viril qui te subjugué
dans une grande palpitation de vie.*

V

*Quel débile et douloureux horizon !
Quelle inexorable et taciturne plaine !
Sur tout le paysage flotte même épouvante
que si c'était un champ de meurtre.*

*Et l'ombre qui avance, avance, avance,
semble, avec sa tragique enveloppe,
l'âme énorme, pleine d'amertume,
de ceux qui devront mourir sans espérance.*

*Et là nous sommes, nous-mêmes opprimés
par l'angoisse de toutes les passions,
sous le poids de tous les oublis.*

*Dans un ciel de plomb le soleil déjà mort ;
et en nos cœurs déchirés
le désert, le désert... et le désert !*

VI

*C'est mon adieu !... Là-bas tu vas, brune et austère
par les plaines que la chaleur embrasse,
ta chevelure ardent crépitant
comme une malédiction sur ton dos.*

*Dans ma désolation, que pourrais-je espérer ?
— c'est à peine si je vois ta jupe trainante —
un effeuillement de printemps
et une éternelle nostalgie d'émeraude.*

*Le séisme humain a détruit
mon cœur et tout en lui expire.
Maudits soient le souvenir et l'oubli !*

*Je t'aperçois encore et déjà j'ai oublié ton front ;
je ne regarde, hélas ! que ton dos, comme on regarde
ce qui fuit et s'éloigne éternellement.*

ENVOI

*Sur tes autels j'ai brûlé mon dernier encens,
j'ai effeuillé mes ultimes roses.
Où s'élevaient les temples de mes déesses,
il ne reste plus qu'une dune immense.*

*J'ai voulu pénétrer dans ton âme, et quelle descente,
quel long cheminement parmi ruines et fosses !
A force de penser à ces choses
la pensée me fait mal quand je pense.*

*C'est passé !... Que reste-t-il maintenant de tant et tant
d'extases ? En toi, ni la souffrance morale,
ni le goût d'impureté, ni la saveur des larmes.*

*En moi, quel profond et terrible cataclysme !
Quelle ombre et quelle peur dans la conscience,
et quel dégoût horrible de moi-même !*

Traduction de M. Guy Lévis Mano. (De l' « Anthologie de la Poésie Mexicaine » : Choix, commentaires et introduction de M. Octavio Paz. Publiée dans la Collection UNESCO d'Œuvres Représentatives, série ibéro-américaine, Editions Nagel.)

Faits, Œuvres, Personnes

L'INDUSTRIE DU PETROLE AU MEXIQUE

par Raul MEDINA MORA

Chef du Cabinet
du Directeur Général de "Petróleos Mexicanos".

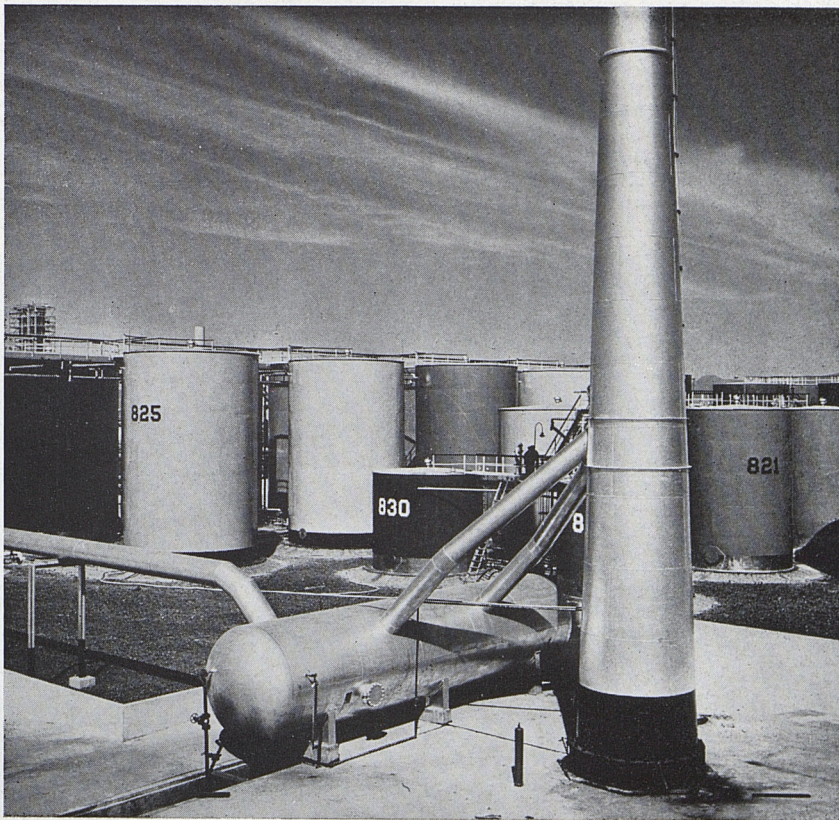
Le premier puits de pétrole du Mexique remonte à 1901. En 1908, l'incendie du puits « Dos Bocas » révéla les possibilités de production du sous-sol, confirmés deux ans plus tard par les puits « Juan Casiano » et « Potrero del Llano ». En 1916, le puits « Cerro Azul » en donnait de nouvelles preuves ; celui-ci a assuré le plus gros débit de pétrole du monde entier.

Tel est le point de départ d'un développement qui devait atteindre son apogée en 1921. A cette époque, le Mexique arrivait au deuxième rang des pays producteurs de pétrole. Toutefois, allant de pair avec la production, surgissait bientôt une « affaire des pétroles », de caractère politique et juridique.

Bien qu'ayant été agitée de nombreuses fois déjà, cette question eut un réveil dramatique en 1917, quand la Révolution mexicaine donna au pays la Constitution actuellement en vigueur. L'article 27 de cette Constitution stipule que le sous-sol appartient à l'Etat, selon la tradition juridique mexicaine dont l'origine date de l'ère coloniale espagnole. L'entrée en vigueur de cet article impliquait donc, pour les entreprises privées, l'acceptation des décisions prises par les Pouvoirs Publics quant à l'exploitation du pétrole, laquelle était subordonnée à l'intérêt national.

Or, les grandes compagnies pétrolières estimèrent que les effets de la Constitution brimaient rétrospectivement ce qu'elles considéraient comme leurs droits acquis.

Discussions entre Gouvernement et Compagnies, litiges, négociations diplomatiques, se multiplièrent durant onze années. En 1925, puis en 1928, le Gouvernement, devant la pression des circonstances, promulgua une législation « de fait » écartant du régime constitutionnel le sous-sol pétrolifère déjà exploité ou en voie d'exploitation avant



Installation de fabrication de lubrifiants.

1917. Sept millions d'hectares de terrains pétrolifères restèrent en dehors du régime constitutionnel, tandis qu'un million et demi d'hectares seulement tombait sous le coup de la Loi.

En 1937, le Syndicat des Travailleurs du Pétrole de la République du Mexique, qui venait d'unifier les syndicats d'entreprise permettant aux travailleurs d'exercer leurs droits, sollicita l'arbitrage des tribunaux du travail afin d'obtenir de nouvelles conditions,

uniformes pour l'industrie tout entière.

La Commission de Conciliation et d'Arbitrage rendit son arrêt, qui ne fut pas accepté par les compagnies pétrolières. La Cour Suprême de Justice, la plus haute instance du pays, devant laquelle les compagnies pétrolières avaient porté l'affaire, confirma la légalité de la sentence arbitrale rendue par les tribunaux du travail.

Un nouveau refus opposé à cette décision par les compagnies pétrolières.

rés risquait de paralyser totalement l'industrie du Mexique. Aux yeux du pays, c'est l'autorité même de l'Etat qui était en jeu, de toute évidence.

Le 18 mars 1938, le Général Lázaro Cárdenas, Président de la République, prononçait l'expropriation des biens des compagnies pétrolières. Puis, un service public, « Petróleos Mexicanos », était créé. Doté d'une personnalité juridique et d'une autonomie financière, cet organisme pouvait effectuer toutes les opérations afférentes à l'industrie pétrolière. Une solution radicale et définitive venait d'être donnée à « l'affaire des pétroles ».

En 1940, une réforme de la Constitution, consacrant la nationalisation de cette industrie, entra en vigueur. Dès lors, non seulement le sous-sol pétrolier appartient à l'Etat, mais encore ce dernier peut seul en assumer l'exploitation.

La question de l'indemnisation restait à résoudre. Au cours de l'année 1940, la première convention fut signée avec le groupe Sinclair. En 1942, un accord fut conclu avec les autres compagnies de l'Amérique du Nord. Pendant la guerre, les relations diplo-

matiques avec le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne, malheureusement rompues à la suite des expropriations, furent renouées. Enfin, en 1947, un arrangement intervint avec les compagnies anglaises. Cette affaire, tout d'abord portée sur le plan politique et judiciaire, était enfin résolue.

Que représente donc, pour le Mexique, dans le domaine économique, la nationalisation de l'industrie du pétrole ?

Le pétrole est sa principale source d'énergie. Le charbon n'y a jamais été à la base du développement industriel, comme dans d'autres pays. On peut même affirmer que le Mexique a été industrialisé grâce au pétrole.

Quoi qu'il en soit, le pétrole y joue un rôle de plus en plus important. En 1930, le pétrole et le gaz entraient pour 64,5 % dans la consommation d'énergie potentielle ; mais, en 1950, ce pourcentage atteignait 82 %. Or, les autres sources d'énergie représentaient alors, respectivement :

- Charbon et coke 6 %
- Charbon végétal et bois 4 %
- Chutes d'eau 8 %

On évalue, à l'heure actuelle, à

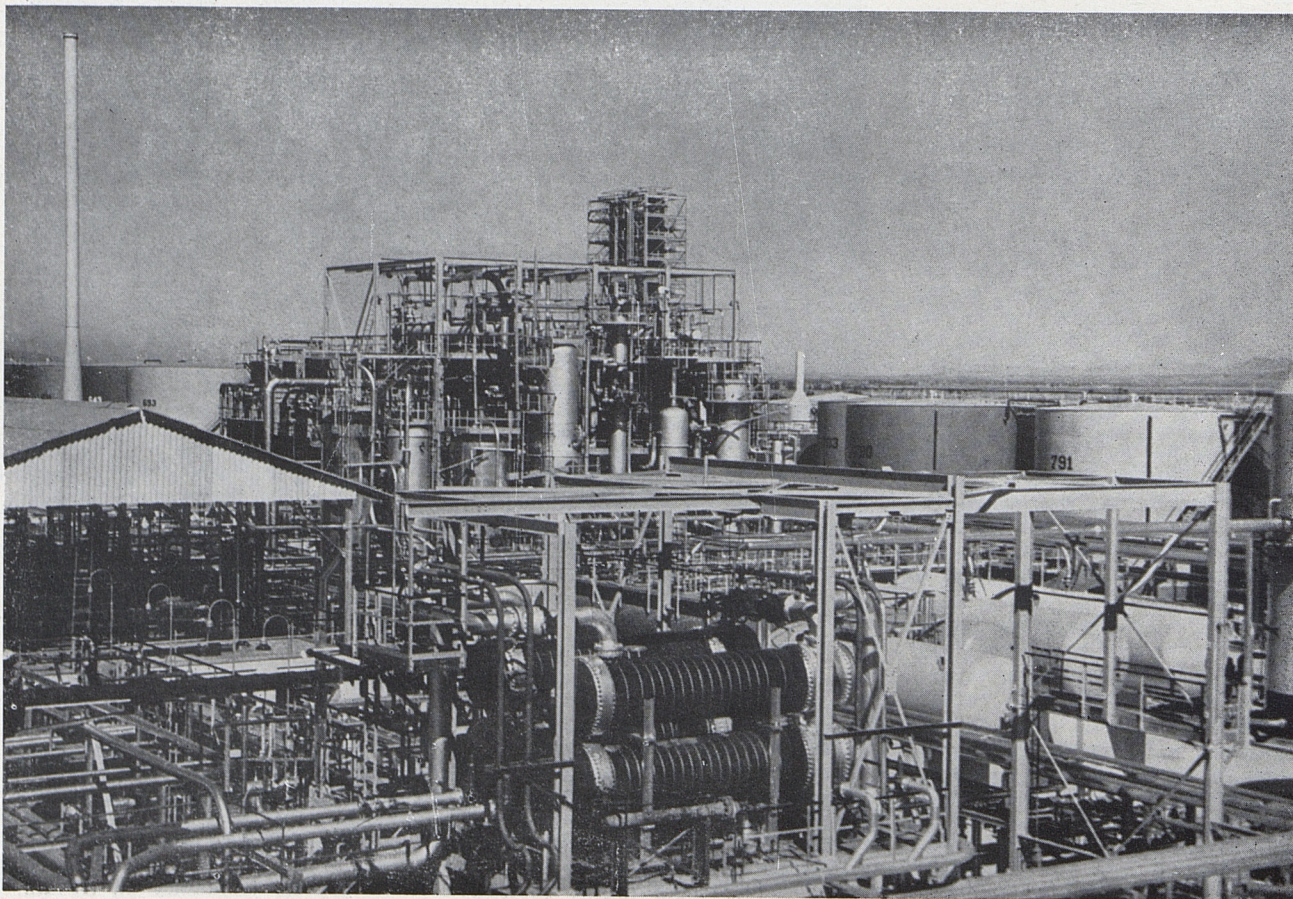
85 % la part du pétrole et du gaz dans la consommation d'énergie potentielle.

a) Les transports routiers et aériens sont strictement tributaires du pétrole. Les chemins de fer n'utilisent que ce carburant, sous forme de combustible lourd ou de Diesel. On ne se sert pas de charbon pour les locomotives. Quant à l'énergie électrique, elle est peu répandue dans ce domaine.

b) Le pétrole et le gaz entrent pour 75 % dans la production thermique d'énergie électrique. Les centrales hydroélectriques constituaient naguère la principale source d'énergie du Mexique. En 1933, elles produisaient 83 % de la capacité totale du pays. Depuis 1949, elles ont fait place aux centrales thermiques-électriques et, aujourd'hui, elles fournissent moins de 45 % de la production nationale.

c) Les usines sont entièrement tributaires du pétrole et du gaz, à l'exclusion de tous autres combustibles. La métallurgie elle-même consomme largement le pétrole, soit directement, soit sous forme d'énergie thermique.

d) L'agriculture s'est transformée au cours de ces dernières années. L'emploi grandissant de combustibles



Unité de déparaffinage (détail).

pétroliers prouve que l'effort musculaire tend de plus en plus à disparaître. Cette branche de l'économie, qui absorbait 3.875 tracteurs en 1930, en possédait déjà 23.000 en 1950, et elle en réclamait 50.000 en 1955.

e) Enfin, le pétrole a remplacé peu à peu l'emploi du bois et du charbon végétal, dans l'économie domestique, principalement sous forme de pétrole lampant, d'huile de pétrole ou de gaz liquide et, dans de moindres proportions, de gaz naturel.

On voit donc l'importance qu'a le pétrole dans l'économie du Mexique actuel. Aussi bien, le pays occupe-t-il l'une des premières places parmi les consommateurs de ce produit. Il n'est distancé que par les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, l'Union Soviétique

et la France. Le Mexique absorbe à peu près autant de pétrole que l'Allemagne occidentale et l'Italie. Sa consommation actuelle est d'environ 234.000 barils par jour, soit 85,6 millions de barils par an.

Toutefois, il n'en a pas toujours été ainsi. Ce n'est qu'à partir de 1937 que l'utilisation de dérivés du pétrole a commencé à s'y développer. Les 20,2 millions de barils consommés cette année-là sont devenus 79,3 millions de barils en 1955, soit une augmentation de 393 % en dix-huit ans. La ville de Mexico a brûlé, l'an dernier, plus du double d'essence que n'en avait consommé le pays tout entier en 1938.

On remarquera que la nationalisation de l'industrie pétrolière a été un long processus d'intégration de la richesse pétrolière à l'économie interne

du pays. Ce pari, engagé sur le développement du marché intérieur — sur le progrès économique du Mexique, en somme — réclamait un changement de structure. L'industrie, orientée naguère vers l'exportation, comme le prouvent les emplacements de raffineries et de pipe-lines avant 1938, s'est transformée en une industrie destinée à satisfaire, au premier chef, les besoins locaux et à en créer de nouveaux.

Le Mexique a voulu sortir de son économie dirigée vers l'exportation de matières premières. Sans doute le marché national a-t-il soutenu l'industrie pétrolière ; mais, l'industrie, l'agriculture et les transports n'auraient pu acquérir un tel développement, si le ravitaillement en produits pétroliers avait été insuffisant.

TRIBUNES MEXICAINES

par Victor ALBA

Le dynamisme de la vie moderne ne laisse plus guère de place à certaines vieilles habitudes des peuples américains. La « tertulia » de café est de celles qui semblent souffrir le plus de l'industrialisation et de la modernisation des grandes agglomérations.

Pendant longtemps, la « tertulia », d'origine espagnole, a été une institution de la vie urbaine au Mexique. Dans chaque ville, il y a toujours eu des cafés où se réunissaient hommes d'affaires, écrivains, artistes, sportifs. Quelques-uns de ces cafés subsistent encore. Néanmoins, le nombre des « tertulias » diminue de jour en jour. La vie agitée des grands centres urbains ne laisse plus assez de loisirs pour tenir une longue conversation, au cours de laquelle les interlocuteurs sautent d'un sujet à un autre, colportent mille potins, passant du commentaire à la divagation, toutes choses qui forment l'essence même de la « tertulia ».

La vie actuelle du pays pourrait en pâtir, car la « tertulia » a été un foyer d'échanges d'idées, un centre de discussions, un cénacle intellectuel, tout au long du XIX^e siècle et pendant la première moitié du XX^e. Bien souvent, la « tertulia » était la vraie rédaction de telle ou telle revue littéraire.

Bienheureusement, l'évolution même du Mexique, sur le plan culturel, a donné naissance à un succédané de la « tertulia », épargnant ainsi au pays la perte que sa disparition progressive impliquerait pour son activité intellectuelle. Ce dérivé prend des formes diverses, mais qui ont toutes un trait commun, que l'on peut résumer par ce seul mot : tribune.

C'est la tribune, en effet, qui a pris la place de la « tertulia » et joue, à présent, son rôle stimulant.

Soulignons un phénomène qui, paraît-il, est essentiellement latino-américain et singulièrement mexicain. Tandis que, dans le reste du monde, conférences, tables rondes — la tribune intellectuelle, en somme — sont groupés de plus en plus au sein des Universités, au Mexique et en

Amérique Latine en général, la tribune tend, au contraire, à devenir une institution présente partout et qui se multiplie au lieu d'être concentrée.

Il existe des tribunes dans la plupart des villes de province. Des stations de radio possèdent aussi des tribunes d'une haute tenue intellectuelle, et ce, en dépit du caractère d'industrie privée de la radio au Mexique. Toutefois, pour illustrer ce phénomène d'une très ample portée, nous ne parlerons que des principales tribunes de Mexico.

Evidemment, l'Université a les siennes. Obéissant justement à la tendance dont nous venons de parler, l'Université — dont le siège (la Cité Universitaire) a été transféré depuis quelques années en dehors de la ville — se dispose à aménager l'un de ses bâtiments du centre de la capitale en salles de conférences, de concerts et de projections, en théâtre d'essai et en lieu de réunion pour les étudiants. Ce projet sera probablement exécuté dès l'an prochain.

Chaque membre du Collège National du Mexique — réplique mexicaine du Collège de France — est tenu de donner, tous les ans, une série de conférences publiques.

Et puis, ce sont encore les « Galeries Excelsior », patronnées depuis deux ans par l'un des plus grands quotidiens mexicains et qui offrent un cadre particulièrement intéressant. Dans un esprit d'indépendance, elles forment un « complexe » culturel avec salles de conférences, d'expositions et de concerts, ainsi qu'une librairie et une revue trimestrielle.

Enfin, le Mexique est doté d'innombrables institutions privées ou officielles : la très vieille Société de Géographie et de Statistique, le Collège du Mexique, la Société du Folklore, l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire, de nombreuses associations de relations culturelles mixtes (mexicano-américaine, mexicano-soviétique, mexicano-allemande, mexicano-israélienne, etc., ainsi que l'Institut Français de l'Amérique Latine et le British Council), des académies scientifiques.

Cette multitude de tribunes a même conduit à certaines innovations : des maisons privées, ouvrant leurs salons au public, y donnent des conférences.

C'est-à-dire que les grands problèmes nationaux et internationaux, les questions fondamentales se rapportant aux lettres, aux arts, à la science, à la politique, à la philosophie, sont débattues en public ; ces disputes sont suivies avec un intérêt qu'il n'est pas exagéré de qualifier de passionné. En 1955, plus de 900 conférences furent prononcées à Mexico par des conférenciers, dont plus d'une centaine étaient des étrangers spécialement conviés à parler devant un public mexicain.

Ce contact personnel, cette possibilité de poser des questions, de suggérer des développements de sujets — qui ne se trouve ni dans la presse, ni dans les revues —

n'explique qu'en partie le succès grandissant de la tribune au Mexique. Il faut chercher l'interprétation fondamentale du phénomène dans la participation croissante de l'homme de la rue, du public des villes en général, aux questions intellectuelles, à la vie culturelle du pays. On dirait que le développement matériel (l'industrialisation, la mécanisation de l'agriculture, l'augmentation des moyens de transport) a provoqué une évolution — ou, plutôt, une généralisation — de la vie intellectuelle, qui se traduit par la création constante de nouvelles tribunes

C'est là un signe que le simple voyageur, le touriste, ne perçoit pas aisément et dont l'importance ne peut être mesurée qu'en vivant dans l'ambiance du pays. Mais lorsqu'on le découvre, ce signe prend un caractère de révélation quant à l'équilibre humain qui préside au progrès même du pays.

L'ÉVOLUTION DU COMMERCE EXTERIEUR DU MEXIQUE

par Gonzalo MORA

du "Banco Nacional de Comercio Exterior, S.A."

EN étudiant avec soin la nature des importations et des exportations du Mexique, au cours de ces dernières années, et par comparaison avec les mouvements de marchandises d'il y a dix ou quinze ans, on constate que ce pays achète de grosses quantités d'articles manufacturés extrêmement variés.

Mais avant de poursuivre cet exposé, voyons tout d'abord comment se sont développées ces opérations :

COMMERCE EXTERIEUR DU MEXIQUE

Année	Importations	Exportations	Soldes
	(en millions de dollars)		
1949	475	406	— 69
1950	556	493	— 63
1951	822	591	— 231
1952	807	625	— 182
1953	808	559	— 249
1954	789	616	— 173
1955	884	760	— 124

Les chiffres figurant dans le tableau ci-dessus appellent certains commentaires.

En premier lieu, importations et exportations sont en progression notable : 86 et 87 %, respectivement, par rapport à 1949. Dans la pratique, ces opérations se sont développées parallèlement. Toutefois, les importations s'accroissent jusqu'en 1951 pour s'amenuiser depuis lors, plus spécialement en 1954, année de la dévaluation, laquelle a, sans doute, été la cause de cette réduction. En 1955, nos importations ont atteint leur niveau maximum : 884 millions de dollars. Ce qui témoigne d'une reprise surprenante.

Quant aux exportations, celles-ci ont progressé à un rythme accéléré de 1949 à 1952, tout en restant constamment inférieures aux importations. D'où des soldes débiteurs qui s'enflent et se sont aggravés en 1953, alors que les achats à l'étranger étaient soutenus et que les ventes baissaient. Il en est résulté un solde déficitaire de 249 millions de dollars, le plus défavorable qu'ait jamais connu la balance commerciale du Mexique. Telles ont été les prémisses de la crise économique, qui n'a pu être résolue que par la dévaluation de 1954. A la suite de

cette mesure, les importations diminuèrent et les exportations reprirent de l'ampleur. Le solde débiteur se dégonfla quelque peu et, en 1955, il se résorba encore davantage, grâce à une forte poussée de ventes à l'étranger, contrebalancée en partie, d'ailleurs, par une nouvelle vague d'importations.

Voyons maintenant la structure des importations et des exportations.

De 1950 à 1955, la contribution aux importations des « biens de consommation » et des « biens productifs » a évolué dans un sens favorable pour le Mexique.

NATURE DES IMPORTATIONS MEXICAINES

	1950	1955
	%	%
Biens de consommation ...	22,4	12,5
— non durables	12,8	5,3
— durables	9,6	7,2
Biens productifs ...	70,8	78,5
— non durables	28,7	34,6
— durables	42,1	43,9
Divers ...	6,8	9,

Les modifications apportées, au cours de ces dernières années, dans la composition des importations, sont suffisamment tangibles pour attester des efforts et des succès obtenus grâce à une « diversification » de l'économie mexicaine. Certes, comme nous le disions plus haut, les produits finis gardent une place prépondérante dans les importations, bien qu'ils soient, maintenant, destinés à la production. De 1950 à 1955, les achats de « biens de consommation non durables » baissent sensiblement. En effet, de 12,8 % ils sont ramenés à 5,3 % de l'ensemble des importations. Telle est la principale conséquence de la limitation des achats à l'étranger de blé, maïs, graisses, œufs et autres denrées que le Mexique produit, désormais, de plus en plus.

Les achats de « biens de consommation durables » baissent également, mais dans de moindres proportions — 7,2 % au lieu de 9 % — au cours de ces dix dernières années, grâce à leur remplacement progressif par des articles de fabrication nationale. Il est indéniable que le

Mexique a fait de grands progrès dans ce domaine. S'il n'a pu développer ses exportations de produits manufacturés, il s'est cependant affranchi, en grande partie, de la nécessité d'importer ce genre de biens de consommation.

Quant aux « biens productifs », les achats de matières premières non durables, destinées à l'industrie, les achats de machines et d'outillage (biens productifs durables), suivent une marche ascendante constante. Le total de ces achats représente, pour l'année 1955, 78,5 % de la valeur de l'ensemble des importations. Ces indices ne sauraient manquer d'intéresser les industriels d'Europe. Ceux-ci doivent porter leur attention sur ces marchés d'Outre-Atlantique, avides de biens durables ou périssables qui sont destinés à la production ou à la consommation. Il est bien évident que les pays neufs d'Amérique aspirent à transformer leur économie traditionnellement agricole, en mettant en œuvre de vastes programmes d'expansion économique ; et ils désirent non moins relever le niveau de vie d'une population croissante. A cet égard, ils offrent aux pays européens fortement industrialisés, un marché qui s'élargit d'année en année. L'intérêt de cette politique ainsi que ses avantages matériels paraissent d'autant plus grands quand — c'est le cas du Mexique — aucun contrôle de changes ne vient entraver l'entrée des produits manufacturés, et, mieux encore, lorsque l'on favorise l'importation des biens d'investissement.

La composition des exportations mexicaines nous permet de constater une légère amélioration des ventes à l'étranger. On note, en effet, à ce chapitre, un plus grand nombre de produits ouvrés.

NATURE DES EXPORTATIONS MEXICAINES

	1950		1955
	%		%
Biens de consommation ...	24,2	21,6
— non durables	23,6	20,8
— durables	0,6	0,8
Biens de production	74,6	58,4
— non durables	74,	57,6
— durables	0,6	0,8
Divers	1,2	20,

En réalité, la façon dont elles sont présentées masque un peu la véritable nature de ces exportations. C'est ainsi que les biens non durables, notamment les denrées alimentaires, diminuent l'importance relative de ce chapitre. Par contre, l'augmentation des biens de consommation durables, malgré son peu d'importance, révèle un indice favorable.

Quant aux biens de production non durables (matières premières expédiées en grosses quantités par le Mexique), il semble, à première vue, qu'en 1955 ces envois à l'étranger aient fortement baissé par rapport à 1950. En réalité, ils figurent à la rubrique « Divers ».

Les biens de production durables, parmi lesquels on range les produits manufacturés, n'ont pas de sens très précis dans leur ensemble. Du reste, il est normal qu'il en soit ainsi, l'industrie mexicaine n'aspirant nullement à la conquête de marchés étrangers, sinon à répondre à la demande nationale en se substituant aux importations.

Analysons maintenant les principales sources d'importations ainsi que les marchés étrangers consommant les produits du Mexique.

Il est à noter que les statistiques mexicaines ne permettent pas toujours d'établir l'origine réelle des achats à l'étranger et, encore moins, la destination finale des exportations. La raison en est simple. Certains pays servent d'intermédiaires à notre commerce d'importation, et plus encore à celui d'exportation. Il en est ainsi des achats mexicains effectués aux Etats-Unis, alors qu'en fait ils ont une tout autre origine. C'est le cas du caoutchouc, de la laine et de divers autres articles.

On rencontre encore plus de difficultés pour préciser la

véritable destination des exportations du Mexique, l'intervention des pays de transit y étant plus nette que dans le cas des importations. La vente de notre coton en est un exemple caractéristique : les envois destinés à l'Europe et à l'Asie sont acheminés sur les ports américains et, pour cette raison, ils figurent dans les statistiques mexicaines comme ayant été achetés par les Etats-Unis.

Compte tenu de cet état de choses, qui nous incite à une prudente réserve dans le choix des données, nous constatons que, dans l'après-guerre, la participation des Etats-Unis au commerce extérieur du Mexique s'est accrue, au point d'en être devenu le facteur prépondérant. En 1939, les importations en provenance des Etats-Unis représentaient 67 % du total. Depuis la guerre, le pourcentage annuel a été, presque toujours, supérieur à 80 %. La part du Canada est légèrement inférieure à 3 %, celle de l'Australie, du Japon et d'autres nations d'Extrême-Orient, de près de 2 %.

La République Fédérale Allemande (avec plus de 3 % de la valeur totale des importations) vient en tête des pays d'Europe occidentale, suivie de la Grande-Bretagne et de la France dont la participation est de 1 %.

A cet égard, il convient d'insister sur le fait que — pour la raison déjà invoquée — les chiffres des statistiques douanières du Mexique sont susceptibles de ne pas correspondre à la réalité. Le transit y joue surtout pour les exportations. Et nous savons, par exemple, que la France achète du coton, du café, des fibres végétales et d'autres produits mexicains par l'intermédiaire des Etats-Unis ou de pays européens.

Conclusion :

Des données et commentaires exposés ci-dessus on peut tirer les conclusions suivantes :

1° Le commerce extérieur du Mexique s'est développé à un rythme satisfaisant depuis la dernière guerre mondiale ; il a atteint son maximum en 1953.

2° Le volume et la valeur des importations ont progressé plus rapidement que pour les exportations. Aussi, à deux reprises différentes — 1948-49 et 1954 — un sérieux déséquilibre a-t-il été constaté dans la Balance des Paiements.

3° L'augmentation accélérée des importations a son origine dans les exigences du développement économique du pays. En effet, cet accroissement est dû essentiellement à des achats de matières premières et d'équipement industriel.

4° Le Mexique, au cours des dernières années, a obtenu une « diversification » plus étendue de ses produits exportables et, aussi, une meilleure répartition de ses débouchés extérieurs. De ce fait, il est moins à la merci que par le passé d'un unique acheteur étranger. Par contre, en ce qui concerne ses sources de ravitaillement, cette « diversification » n'a pas, jusqu'à ce jour, été réalisée sur une grande échelle.

5° Les exportations, dont la nature répond maintenant à un stade de développement plus avancé qu'autrefois, favorisent, de ce fait, notre industrie. La vente à l'étranger de nos matières premières n'en demeure pas moins la caractéristique fondamentale de notre Balance Commerciale.

6° Les programmes d'industrialisation et de développement économique, un meilleur revenu de la population, la nécessité de relever le niveau de vie ainsi que l'amélioration technique de l'agriculture, sont les facteurs qui continueront d'influer sur l'augmentation des importations de biens d'investissement et de biens de consommation.

7° Le Mexique est parvenu à étendre l'éventail de ses exportations, grâce à une grande variété de produits. Certains de ceux-ci sont même susceptibles d'avoir ainsi un marché plus vaste. Par ailleurs, notre pays dispose de nouveaux articles qui lui permettront d'accroître son commerce d'exportation, à condition que les cours internationaux correspondants soient rémunérateurs et que l'on ne mette point d'obstacle à leur écoulement sur les places étrangères.

LA FORMATION DE MAITRES D'EDUCATION DE BASE A PATZCUARO

par Lucas ORTIZ BENITEZ

Directeur du CREFAL.

Le Centre Régional d'Education Fondamentale pour l'Amérique Latine (CREFAL) fonctionne depuis cinq ans à Pátzcuaro, petite ville de l'Etat de Michoacán. Il a pour objet d'instruire des professeurs (maîtres d'école, médecins, agronomes, assistants sociaux, etc.), afin d'en faire des maîtres d'éducation de base ayant les capacités techniques et les dispositions d'esprit indispensables pour apporter une solution aux problèmes posés par l'abandon, l'insalubrité, la misère et l'ignorance de milliers d'individus appartenant à de nombreuses communautés du Nouveau Monde.

Ce Centre, placé sous la direction technique et administrative de l'U.N.E.S.C.O., dispose de moyens considérables fournis par l'Organisation des Nations-Unies et trois de ses Agences spécialisées (Organisation Internationale de l'Agriculture et de l'Alimentation, Organisation Mondiale de la Santé et Organisation Internationale du Travail). Il est également soutenu par l'Organisation des Etats Américains ainsi que par le Gouvernement du Mexique, dont la générosité dépasse toujours le cadre de ses engagements et qui a offert d'abriter cette Institution sur son territoire.

Jusqu'à présent, les Gouvernements du Mexique, du Guatemala, du Salvador, du Honduras, du Nicaragua, de Costa-Rica, de la Colombie, de l'Equateur, du Pérou, de la Bolivie, du Chili, de l'Uruguay, du Paraguay, du Brésil et du Venezuela, ainsi que, à titre exceptionnel, celui des Etats-Unis, ont envoyé des professionnels à Pátzcuaro. Sur les 359 spécialistes qui se sont inscrits à ce Centre, 218 sont déjà diplômés et 65 passeront incessamment leurs examens.

En même temps qu'ils reçoivent une formation théorique en matière d'éducation fondamentale, les élèves du CREFAL suivent des cours théoriques et pratiques sur cinq matières essen-



Professeurs et élèves du CREFAL.

tielles : prophylaxie, relèvement des ressources familiales (économie), amélioration matérielle et morale du foyer, utilisation des loisirs (récréation) et développement des moyens culturels. Les méthodes d'investigation ainsi que les mesures employées contre l'analphabétisme font l'objet d'un chapitre spécial du plan d'études.

Le programme des cours comportant également la préparation et l'emploi de matériels didactiques appropriés, les étudiants y assistent par groupes, cons-

titués en fonction de leurs aptitudes : ateliers de cinématographie, de diapositives, de dessin et de gravure, de théâtre et d'imprimerie. La dénomination de chacun de ces ateliers indique les activités qu'il développe.

Les exercices pratiques sont appliqués à une *zone d'influence* formée par 21 communautés paysannes, les unes vivant dans les îles du Lac de Pátzcuaro, d'autres sur les rives du Lac, d'autres, enfin, dans les régions montagneuses qui s'élèvent vers le sud.

Bien qu'installées dans une région relativement restreinte, ces communautés présentent des différences profondes quant à leur situation économique et sociale, ainsi que dans leurs manifestations culturelles. Néanmoins, elles accueillent toutes avec une véritable sympathie les étudiants qui, en exécutant leur travail, les aident à relever leur niveau de vie, soit en améliorant les conditions dans lesquelles celle-ci évolue, soit — et c'est là le fait le plus important — en inculquant aux habitants de nouvelles conceptions, la confiance en eux-mêmes et une attitude optimiste face à leurs problèmes vitaux.

Les communautés de cette zone — nous venons de le dire — varient sous bien des rapports. Il en est de 2 à 300 habitants. D'aucunes sont composées d'indigènes parlant principalement le tarasque, et de métis ayant complètement oublié leur langue maternelle. D'autres sont constituées de pêcheurs et d'agriculteurs. Dans certaines, l'analphabétisme est quasi-général, tandis que dans d'autres, la plupart des habitants savent lire et écrire.

Cette hétérogénéité permet d'appliquer à la fois des méthodes générales et particulières, de telle sorte que les élèves, tout en enrichissant leur expérience, obtiennent des résultats qu'ils pourront utiliser en grande partie dans leur action future, au profit de leur pays natal. On demandait, un jour, à un étudiant du Centre son avis sur l'importance du travail accompli sur le terrain. Voici ce qu'il répondit : « Mon contact direct avec les paysans

m'en a plus appris que tous les livres que j'ai lus et que toutes les discussions auxquelles j'ai participé. »

Le cycle d'instruction s'achève sur une série de réunions ayant pour but de reviser les cours et d'apprécier les résultats acquis. Les problèmes économiques et sociaux de l'Amérique Latine sont étudiés dans un Séminaire, et les élèves visitent des Ecoles Normales Rurales et des Missions Culturelles mexicaines. Enfin, une thèse permet de déterminer le profit que chaque étudiant a tiré de cet enseignement.

On ne saurait décrire en quelques lignes les trois phases du processus par lequel passent les étudiants qui viennent à Pátzcuaro : leur séjour dans les salles de classe, leur travail dans les communautés de la zone d'influence et — ce qui est essentiel — leur action professionnelle lorsque ils regagnent leur pays.

Une personnalité ayant eu l'occasion d'observer de près, d'une manière compréhensive, le cycle complet de cette instruction, a exprimé ainsi ses impressions : « Quand il y a un idéal commun et qu'une aspiration devient collective, les différences s'estompent, la solidarité s'établit et l'amitié se noue, en tant que conséquence nécessaire. A Pátzcuaro, la vie en commun d'étudiants de 18 pays est une preuve de cette coexistence cordiale. L'amitié entre les élèves surmonte les frontières nationales, parce qu'un seul et même idéal les unit et les incite à servir. Rien ne m'émeut tant que de découvrir une lueur d'espoir dans le regard

des indigènes, que ce soit ceux de Tzintzunzan, absorbés par leur travail dans les ateliers de céramique, de tissage et de broderie, ou ceux de La Pacanda et de Tocuaro, prenant soin de leur basse-cour, ou bien encore ceux d'Urandén et d'Huecorio, jouant à la pelote. »

« Les anciens élèves du Centre se vouent tout entiers à leurs tâches. Au Guatemala, ils mènent une campagne contre l'analphabétisme. Au Salvador ils dirigent l'enseignement primaire. Au Nicaragua, ils contribuent inlassablement au projet de Río Coco. A Cuzco (Pérou), ils forment des maîtres et des moniteurs sociaux. En Bolivie, ils préparent du matériel didactique. Au Chili, ils s'efforcent de rendre la région d'Ancud à sa vie productive. En Uruguay, ils instruisent les paysans de La Mina. A Haïti, ils organisent et dirigent des écoles pour les travailleurs. Il serait ridicule d'affirmer que l'un d'entre eux surpasse les autres. Ils travaillent tous avec la même foi et la même persévérance. »

Le CREFAL a eu de nombreux problèmes à résoudre. Mais la volonté des professeurs et des élèves s'y est solidement trempée. Tous espèrent que l'idéal de perfectionnement humain auquel ils s'attachent ne se dérobera pas. Tous sont certains de contribuer, grâce aux techniques nouvelles, à la formation de ces maîtres américains qui, à leur tour, propageront largement une éducation qu'on pourrait résumer en ces termes : apprendre à mieux vivre.



Paysanne de Tocuaro.

UNE MISSION ÉCONOMIQUE FRANÇAISE AU MEXIQUE

par René ESPINOSA OLVERA

Conseiller Economique à l'Ambassade du Mexique à Paris.

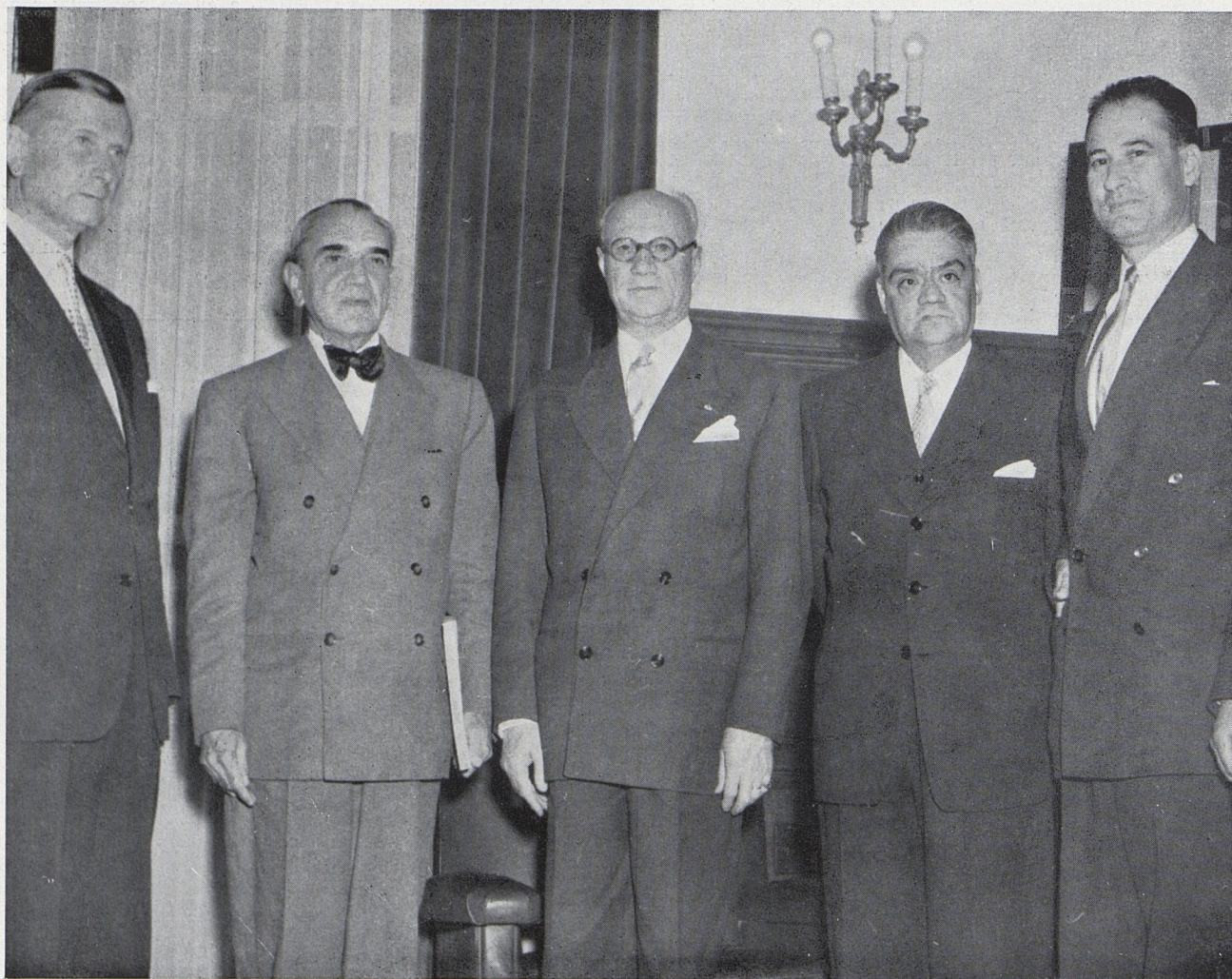
RÉPONDANT à l'invitation du Ministre de l'Economie mexicain, M. Gilberto Loyo, une importante mission française composée de hauts-fonctionnaires, d'industriels et de banquiers, sous la direction du Président du Conseil Economique de la République Française, M. Emile Roche, s'est rendue au Mexique où elle a séjourné deux semaines pendant la seconde moitié d'octobre. La mission se proposait avant tout de se documenter sur les réalisations économiques du Mexique et d'étudier les mesures capables de favoriser l'expansion du commerce entre les deux pays.

Les membres de la mission ont été reçus par le Président de la République, M. Adolfo Ruiz Cortines, et ont eu de longs entretiens avec le Ministre des Finances, M. Carrillo Flores et avec M. Loyo. La mission a visité un certain nombre de centres de production parmi

lesquels les entreprises industrielles fondées au Mexique à l'aide de la coopération technique et des capitaux français.

Dans l'une des réunions tenues à la Banque du Mexique, M. le Président Roche prononça un important discours sur les objectifs et les conditions du développement économique. Il dit notamment :

« L'industrialisation des Etats - Unis Mexicains fait des progrès notables dans tous les domaines, aussi bien ceux de l'industrie lourde ou de base que ceux de l'industrie de transformation. Dans la métallurgie, le textile, les matériaux de construction, les produits chimiques, le papier, les progrès sont déjà impressionnants. Cette expansion se trouve, cependant, freinée par des problèmes de financement. Dans un pays qui connaît une telle pression démographique et où l'activité agricole retient



Visite à M. Ruiz Cortines, Président de la République.

une si forte proportion de la population active, le montant de l'épargne nationale qui peut être dégagée annuellement, est forcément insuffisant eu égard à l'ampleur des investissements à réaliser. Il est déjà fort honorable de pouvoir prélever 14 ou 15 % du revenu national et ici encore le Mexique est en tête des pays de l'Amérique Latine. Il demeure néanmoins nécessaire de faire appel au capital étranger et de l'inviter à contribuer au développement économique du pays. Comme tous les résultats que je viens de rappeler sont obtenus avec une politique financière saine, comme le Mexique est notamment un des rares pays de l'Amérique Latine qui ait eu le courage de ne pas recourir à l'expédient facile du contrôle des changes — ce qui est la marque d'une économie forte, acceptant au prix d'aménagements parfois difficiles, le verdict de la concurrence — c'est fièrement que les Etats-Unis Mexicains peuvent solliciter le capital étranger.

« Dans un article qui me fut inspiré par des événements récents et paru dans le journal *Le Monde* du 23 août dernier, sous le titre *Des formules adaptées à notre temps*, j'ai cherché à démontrer la valeur et l'efficacité de la formule des sociétés d'économie mixte où le capital d'Etat et le capital privé cohabitent. C'est donc avec beaucoup de satisfaction que j'ai retrouvé l'expression de la même idée dans un discours que prononça votre Ministre des Finances, M. Carrillo Flores, à l'occasion de la XXII^e Assemblée Nationale des Banquiers. S'agissant de l'association de nouveaux capitaux étrangers avec les capitaux mexicains, il eut cette heureuse formule : *dans ce domaine également nous pensons que le métissage coïncide avec le style de la nation*. On ne peut mieux dire.

« Dans son dernier rapport au Congrès, M. le Président de la République renouvelait cet appel aux capitaux étrangers de contribuer au développement de l'économie mexicaine. Je suis sûr qu'en raison de la situation matérielle et de la position morale que les Etats-Unis Mexicains se sont acquises, cet appel sera entendu par la France. »

La position mexicaine à l'égard des objectifs envisagés a été exposée à la fois par M. Carrillo Flores et par M. Loyo. Le Ministre des Finances du Mexique a exprimé le vœu de voir des capitaux étrangers s'associer aux capitaux mexicains, ajoutant que ce type de relations entre le Mexique et le capital étranger simplifierait les problèmes de gestion et éliminerait certaines difficultés d'ordre juridique. « Le Mexique — a-t-il dit — lutte pour une plus grande diversification aussi bien de ses sources de crédit que de ses marchés. Il s'efforce de ne pas ralentir le développement économique vers lequel le pays s'est orienté et de l'atteindre dans une atmosphère de stabilité tout en cherchant des formules plus adéquates et qui permettent d'obtenir un meilleur équilibre de la balance commerciale. Ceci fait partie de la structure du programme économique mexicain, d'où ressort la thèse mexicaine, à savoir : que la coopération financière en provenance de l'extérieur est un élément complémentaire, car l'authentique prospérité ne peut prendre vraiment forme que grâce à l'effort et à la volonté ferme et constante du peuple. C'est ainsi que les capitaux étrangers seront toujours admis, à condition qu'ils s'associent au capital mexicain. » Il a ajouté : « Le Mexique ne peut renoncer à aucune source de financement et il tend à diversifier le crédit extérieur ainsi qu'il s'efforce de le faire grâce à son commerce. En ce qui concerne les crédits accordés par la France, ils sont avantageux, étant données leurs conditions favorables et leur intérêt modéré. »

De son côté, le Ministre de l'Economie déclara : « Le Mexique désire accélérer son développement économique

mais il lui faut, pour certaines branches spécialisées, à la fois l'assistance technique et les investissements étrangers venant compléter l'investissement national. Nous voulons, comme il est normal, accélérer notre développement économique. Pour ce faire, nous avons besoin d'aide technique dans certaines branches spécialisées et des investissements étrangers qui complètent l'investissement en provenance de notre pays. Monsieur le Président Ruiz Cortines, lors de sa déclaration au Congrès le 1^{er} septembre dernier, a dit : *Au capital national il convient d'associer des apports de capitaux étrangers respectueux de nos lois, pour des travaux transcendants et de bénéfice collectif immédiat. Nous offrons aux étrangers de légitimes facilités et l'occasion de participer avec les Mexicains.* »

Pour sa part, M. Marte R. Gómez, Président du Conseil National de Développement et de Coordination de la Production, fit la déclaration suivante : « Les conditions dans lesquelles le Mexique peut recevoir des capitaux étrangers pour intensifier le développement économique, sont l'association de ceux-ci avec des capitaux mexicains, leur soumission aux lois mexicaines et l'obtention de



M. le Président Roche est accueilli à l'aérodrome de Mexico par M. Loyo, Ministre de l'Economie et M. Gómez, Président du Conseil pour le Développement et la Coordination de la Production.

bénéfices légitimes. Les trente millions d'habitants du Mexique représentent une capacité de consommation encore modeste, mais d'un grand potentiel économique; l'accroissement démographique est parallèle à celui de la capacité d'achat de la population. »

Bien que les questions liées aux investissements de capitaux français au Mexique aient été soulevées à maintes reprises, les pourparlers officiels et privés ont surtout porté sur les problèmes du commerce franco-mexicain qui, selon l'opinion de part et d'autre, ne reflète pas encore les possibilités des deux économies.

En plus de M. le Président *Roche* et de M. le Comte de *Billy*, Ministre Plénipotentiaire, Président de la Mission de l'Amérique Latine, qui l'accompagnait, la Mission Economique Française était composée de MM. : *Georges Assemat*, Directeur Général de la Banque Française du Commerce Extérieur; *Maurice Bourdon*, Délégué Général Honoraire de l'Union des Industries Chimiques; *Raymond Corbin*, Administrateur Délégué de la Compagnie Française d'Importations et Exportations; *Robert Dambrine*, Directeur de la Banque Française du Commerce

Extérieur; *Gaston Giustiniani*, Directeur des Relations Etrangères de la Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie; *Max Hymans*, Président d'Air-France; *Bernard de Margerie*, Directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas; *Miguel Martinez de Hoz*, Directeur pour l'Amérique Latine des Etablissements Renault; *Raymond Meynial*, Gérant de la Banque Worms et Compagnie; *Jean-Paul Neu*, Sous-Directeur du Service Financier du Ministère des Affaires Economiques; *Roland Obel*, Directeur des Etablissements Delattre et Frouard; *Claude Reinhardt*, Chargé de Pouvoir du Comptoir National d'Escompte de Paris; *Jacques Reinhardt*, Représentant de l'industrie cotonnière du Havre; *Jean Reyre*, Administrateur Directeur Général de la Banque de Paris et des Pays-Bas; *François de Roussy de Sales*, Sous-Directeur d'Exportation de la Société SIMCA; *Jean Terray*, Directeur de la Banque de l'Union Européenne Industrielle et Financière; *Paul Thoumyre*, Président du Syndicat de l'Industrie Textile; *Ludovic Tron*, Président du Conseil d'Administration de la Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie; *Pierre J. Vulliod*, Sous-Directeur des Relations Extérieures du Crédit Lyonnais.

Nouvelles de Presse

* Le Président, M. Adolfo Ruiz Cortines, et de nombreuses personnalités ont assisté à la cérémonie au cours de laquelle fut commémoré le premier anniversaire de la mort du Général Manuel Avila Camacho, ancien Président de la République.

* Au début d'octobre, M. Ruiz Cortines a visité à Veracruz certains des travaux effectués dans cette ville. Il a parcouru la Cité Ouvrière, presque terminée, dont le coût est de 9 millions de pesos. Il a, de même, visité les maisons en fin de construction par les soins de la municipalité et destinées à résoudre le problème de l'habitat populaire.

* Le Président de la République a visité, pendant le mois de novembre, les Etats de Nayarit, Jalisco et Colima. A l'occasion de ce voyage, la Presse fait ressortir l'impulsion donnée par le Gouvernement à cette partie du pays, et rappelle les réalisations suivantes : inauguration du barrage de la Vega, dans la vallée d'Ameca (Jalisco), ainsi que des installations zootechnique et avicole de Colima; investissement de 45 millions de pesos pour la reconstruction de la route Guadalajara-Barra de Navidad, et de 33 millions dans la nouvelle installation thermo-électrique de Guadalajara; commencement des travaux pour l'usine sidérurgique de Tepeixtlas, et du terrain expérimental agricole de Tecoman (Colima). Prochainement sera établi le système d'irrigation du bassin du Rio Almeria, représentant un coût de 120 millions. Enfin, l'industrie, l'élevage et l'agriculture (en particulier la production de coprah et d'agrumes) ont été développés dans toutes ces régions.

* Pour commémorer l'anniversaire de la Révolution Mexicaine, un monument à Francisco Madero a été inauguré à Mexico au cours d'une cérémonie à laquelle a assisté le Président de la République.

* M. David Segura y Gama, minéralogiste et géologue, a été nommé Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Economie.

* M. Gabriel Lucio, Représentant Adjoint du Mexique au Conseil de l'Organisation des Etats Américains, a été nommé Directeur Général du Service Diplomatique du Ministère des Relations Extérieures, en remplacement de M. Oscar Rabasa, nommé Ambassadeur au même Ministère.

* M. Carlos Peón del Valle, ancien Directeur Général des Organisations Internationales au Ministère des Relations Extérieures, a été nommé Secrétaire Exécutif de la Commission Nationale d'Energie Nucléaire.

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

* Le Président de la République a inauguré les travaux de la Quatrième Convention de l'Union Panaméricaine des Associations d'Ingénieurs, à laquelle ont assisté plus de 400 délégués de tous les pays américains. A cette occasion, M. Ruiz Cortines a prononcé un discours dans lequel il a affirmé notamment que le Gouvernement et le peuple mexicains voient avec une profonde satisfaction que les problèmes sociaux des peuples de l'Amérique retiennent, en premier lieu, l'attention du Congrès, et que la technologie et la science doivent être pénétrées d'un esprit social et humain qui dépasse la simple solution matérielle du problème.

* On a commémoré dans tout le pays, par diverses manifestations solennelles, parmi lesquelles des défilés comprenant la participation d'un million d'enfants, le onzième anniversaire de la Charte des Nations-Unies.

* Le XVII^e Congrès Médical Homéopathique Panaméricain, au cours duquel est intervenu un accord destiné à promouvoir la création, dans les pays américains, d'instituts d'expérimentation de nouveaux médicaments, a terminé ses travaux, à Mexico.

* Le Ministère de la Santé et Assistance Publique a inauguré, à Mexico, les travaux du III^e Congrès Ibéro-Américain de Dermatologie, auquel ont assisté plus de 300 médecins spécialistes.

* Le 11 novembre furent inaugurés, à Mexico, les travaux de la XII^e Assemblée Nationale des Chirurgiens, à laquelle ont participé plus de 2.000 médecins mexicains et 120 délégués des pays latino-américains et européens. Le Congrès a étudié les nouvelles techniques chirurgicales et le renouvellement des méthodes; les sessions les plus importantes ont été télévisées.

* L'Organisation Mondiale de la Santé, tenant compte des résultats obtenus au Mexique par le développement du bien-être rural ainsi que par la campagne antipaludéenne, organise pour l'année prochaine, à Mexico, une réunion des Ministres de la Santé des pays ayant des problèmes semblables à ceux du Mexique.

* Le Collège de Mexico vient de publier un livre de M. Jorge Castañeda : **Mexico y el orden internacional**. L'auteur, qui est membre de la délégation mexicaine dans la Commission Juridique de l'Assemblée générale de l'O.N.U., étudie dans cette œuvre les principaux problèmes politiques de l'après-guerre, tels que la guerre de Corée, le conflit de l'Occident et de l'Orient, la signification du Pacte Atlantique, les mouvements d'indépendance des peuples coloniaux, et le sens qu'a pour le Mexique le panaméricanisme.

NOUVELLES CULTURELLES

* Le Président de la République a inauguré la VII^e Foire Mexicaine du Livre, à laquelle prennent part les éditeurs de tout le pays.

* M. Ruiz Cortines a décidé qu'à partir des premiers mois de l'année prochaine, cinq nouveaux Instituts Technologiques seraient ouverts respectivement dans les villes de Veracruz, Orizaba, Mérida, Celaya et Chihuahua. On y formera des techniciens nécessaires au développement des industries et des activités agricoles spécifiques des zones où ils commenceront à fonctionner.

* La dernière réunion du Cycle Poétique organisé cette année à la Salle Ponce, du Palais des Beaux-Arts, a été consacrée à M. José Gorostiza, Secrétaire d'Etat au Ministère des Relations Extérieures. Devant un public nombreux, M. Gorostiza donna lecture d'un choix de ses poèmes, d'époques différentes, à commencer par les premiers parus en 1918.

* M. Jean Cassou a tenu une conférence de presse au sujet de l'exposition que le Musée d'Art Moderne de Paris a organisé à Mexico. L'éminent écrivain a eu des phrases élogieuses pour le mouvement « muraliste » qui, a-t-il dit, est une preuve du génie mexicain.

* Du 27 octobre au 15 novembre 1956, à la Galerie Bernheim Jeune s'est tenue une exposition de peintures à l'huile et sur velours, de gouaches et de dessins du peintre mexicain Feliciano Béjar. M. Philippe Soupault a présenté l'œuvre du jeune artiste.

* Au cours du mois de décembre, Mme Esther Luz Guzmán et M. Luis Filder ont également présenté à Paris deux expositions de leurs œuvres ; l'une à la Galerie Bernheim-Jeune, l'autre au Club des 4 Vents.

* Le Prix **Mer'a Moors Cabot**, qui est offert chaque année par l'Université Columbia dans le domaine du journalisme, a été décerné, parmi d'autres personnes, à M. Jesús Alvarez del Castillo, Directeur du quotidien « El Informador » de Guadalajara.

* L'Institut National Indioéiste fait connaître que le **Centre Tzeltal-Tzotzil**, de San Cristóbal las Casas, accorde son aide économique, sociale et culturelle à plus de 110.000 Indiens tzotzils et tzeltales de la région montagneuse de Chiapas.

* M. Ignacio Bernal, ancien Conseiller Culturel à l'ambassade du Mexique en France, a pris possession de son nouveau poste de Directeur des Monuments Préhispaniques à l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire.

* La Chambre des Sénateurs a attribué au maître Gerardo Murillo (« Doctor Atl »), dont les paysages et les peintures de volcans sont bien connus, la Médaille **Belisario Domínguez**.

* Le compositeur Julián Carrillo a été décoré de la Croix du Mérite par le Gouvernement de la République Fédérale Allemande.

* Les Ateliers typographiques de la Nation et d'autres organismes ont commémoré le 41^e anniversaire de l'installation, à Mexico, de la première imprimerie installée en Amérique.

* L'Académie Mexicaine a rendu hommage à Mme María Enriqueta Camarillo y Roa de Pereyra, connue dans le monde des Lettres sous le nom de « María Enriqueta », et veuve de l'historien Carlos Pereyra.

* Le professeur Luis Avelayra Arroyo de Anda a été nommé Directeur du Musée National d'Anthropologie.

* Le Mexique a désigné son Comité National pour l'Année Géophysique Internationale. Ce Comité sera présidé par le docteur Moisés López, Directeur de l'Institut de Géophysique, de l'Université Nationale de Mexico.

* Dans le Salon des Arts Plastiques de la ville de Mexico, a été inaugurée, sous le patronage de l'Institut National des Beaux-Arts, l'exposition des Valeurs Nouvelles Mexicaines. Elle comprend les tableaux de soixante jeunes peintres.

* La Commission d'Organisation du Premier Centenaire de la Constitution de 1857 a décidé de publier un volume sur « Le Constitutionnalisme Mondial à la moitié du XIX^e siècle ». Des collaborations de MM. Paul Bastid et Georges Veder sont prévues, en ce qui concerne la France.

* En souvenir du professeur d'histoire universelle et de littérature Ida Appendini Dagasso, récemment décédée, la famille de la défunte vient de faire don à l'Université Nationale de Mexico d'un fonds de bourses en faveur d'étudiantes de la Faculté de Philosophie et Lettres, doté d'un capital initial de 120.000 pesos.

* L'œuvre de M. Maurice Duverger, Professeur à la Sorbonne, **Les partis politiques**, sera publiée bientôt en traduction espagnole par le Fondo de Cultura Económica de Mexico.

* La revue « Problemas Agrícolas e Industriales de Mexico » vient de publier une traduction abondamment illustrée de l'ouvrage de M. François Chevalier, Directeur de l'Institut Français d'Amérique Latine : **La formation des grands domaines au Mexique**.

NOUVELLES ECONOMIQUES ET INDUSTRIELLES

* La Banque Nationale de Commerce Extérieur fait connaître que la production nationale brute a atteint un taux annuel de 98.000 millions de pesos ; elle ajoute que la production de fer et d'acier pendant les premiers neuf mois de 1956 a augmenté respectivement de 22 % et de 11 % par rapport à la même période de 1955.

* Dans le discours qu'il a prononcé à Washington à l'occasion de la réunion de l'Assemblée de la Banque Internationale, le Ministre des Finances, M. Antonio Carrillo Flores (Président de la réunion) a déclaré que l'augmentation moyenne de la production **per capita** dans les pays non développés, de 1938 à 1955, a été de 5 % tandis qu'au Mexique elle a été de plus de 50 %.

* D'après les informations de la Banque du Mexique, le montant total du crédit accordé par le système bancaire mexicain à la fin du mois de juin s'est élevé à 12.788,7 millions de pesos, dont plus de 75 % ont été destinés à soutenir des activités productives (particulièrement l'industrie, l'agriculture et l'élevage). De ce total 7.186,4 millions de pesos ont été fournis par les banques privées, et le reste par les établissements nationaux de crédit et l'Institut Central.

* La Banque Régionale Agricole de Guadalajara, au capital de 35 millions de pesos, a commencé à fonctionner. Elle est destinée à aider l'agriculture dans l'Etat de Jalisco.

* Le rapport de la Commission du Budget et Comptes de la Chambre des Députés signale que les Finances Publiques du Mexique ont eu, en 1955, un surplus de 402.540.163,85 pesos.

* D'après une déclaration émanant du Ministère des Finances et du Crédit Public, dans le budget des dépenses pour l'exercice fiscal de 1957, les parties concernant les Communications, l'Education Publique, les travaux d'irrigation et les travaux portuaires obtiendront un traitement préférentiel.

* D'après des déclarations de M. Carlos Prieto, délégué du Mexique au Comité des Experts pour le Développement Industriel de l'Amérique Latine (réuni au Brésil), la production mexicaine d'acier s'élève à 720.000 tonnes annuelles, ce qui représente une aug-

mentation de 560 % par rapport à la production de 1940. M. Prieto a également fait connaître que dans deux ans la production mexicaine annuelle sera d'environ un million de tonnes et dépassera peut-être même ce chiffre.

* Le Directeur général de **Petróleos Mexicanos** a inauguré, dans la raffinerie d'Azcapotzalco (District Fédéral) de nouvelles installations représentant un investissement de 25 millions de pesos. D'autre part la capacité de production de la raffinerie de Minatitlán (Etat de Veracruz) a été portée à 50.000 barils quotidiens. L'ensemble des travaux de modernisation comprend de nouvelles installations de distillations et de désintégration cathodique, ainsi que divers autres aménagements et un réseau routier.

* La Commission Fédérale d'Electricité fait connaître que, dépassant les buts qu'elle s'était fixés pour 1956, elle compte à ce jour 140 installations pour l'énergie électrique, d'une capacité de 669.499 kw. Si l'on ajoute à ce chiffre l'ensemble de l'électricité produite par les installations privées, on obtient un chiffre de 803.505 kw pour la production nationale. La Commission a aussi fait connaître que 26 autres installations, devant atteindre un total de 563.819 kw, sont actuellement en construction.

* Le Programme de Progrès Maritime du Gouvernement continue à se développer. Par décision du Président de la République, 25 millions de pesos vont être consacrés à la construction, dans un port du Golfe du Mexique, d'une troisième cale sèche pour navires de plus de 10.000 tonnes. Le Gouvernement et l'initiative privée investiront 45 millions de pesos pour l'aménagement intégral du port d'Acapulco, sur le Pacifique. On fait connaître, de plus, que le port d'Ensenada (Basse-Californie) vient d'être ouvert à la navigation de haute mer, et que 18 nouveaux bateaux ont été livrés aux coopératives de pêche de Guaymas (Sonora) et de Ciudad del Carmen (Campeche). D'autre part, les travaux destinés à faire du port de Progreso (Yucatán) l'un des centres de pêche les plus importants de la République sont presque achevés. Le Ministère de la Marine a déclaré, de son côté, que les travaux d'aménagement du port de Salina Cruz (Oaxaca) sont presque terminés ; qu'une marine marchande est en voie de formation, avec l'appui de capitaux mexicains, et que les travaux des chantiers de Tampico sont satisfaisants. Enfin, on a inauguré, à Mazatlán (Sinaloa) la Station de Biologie de la Mer, la première d'une série qui sera établie au large des côtes mexicaines pour venir en aide à l'industrie de la pêche.

* La Banque du Mexique fait connaître que les rentrées en devises durant les premiers mois de l'année s'élèvent à plus de mille millions de dollars, et que cela est dû, en bonne partie, au fait que les exportations ont été de 16 % supérieures à celles enregistrées au cours de la période janvier-octobre 1955.

* On a localisé, à Minatitlán (Colima), de grands gisements de fer évalués à 120 millions de tonnes.

NOUVELLES COMMERCIALES ET AGRICOLES

* D'après les renseignements fournis par la Banque Nationale du Commerce Extérieur, les **importations** durant la période janvier-juillet 1956 se sont élevées à 7.663,3 millions de pesos (particulièrement en machinerie, autos, réfections, caoutchouc et tracteurs), représentant une augmentation de 1.455,1 millions par rapport à la même période de l'année passée. Les **exportations** se sont élevées, durant le même laps de temps, à 5.324,2 millions de pesos (en coton, café, cuivre, pétrole, etc.), soit un total supérieur de 820,9 millions de pesos à celui enregistré au cours de la période janvier-juillet 1956.

* D'après **El Mercado de Valores**, publication de la **Nacional Financiera**, la balance de paiements du Mexique correspondant aux sept premiers mois de 1956 comporte un solde favorable de 58.859.000 dollars.

* Le Ministère des Finances et du Crédit Public accordera un subside de 75 % de l'impôt d'importation et de la participation fédérale sur l'impôt concernant les bénéfices commerciaux, aux marchandises importées par les entreprises sidérurgiques fabricant de l'acier, du fer, des laminés et des produits similaires.

* L'**Eximbank** a accordé un crédit de 2 millions de dollars pour la construction du barrage d'Anzaldúas (sur le Río Bravo), destiné à l'irrigation d'une superficie de 200.000 hectares, et dont le montant sera couvert à parts égales par le Gouvernement du Mexique et par celui des Etats-Unis.

* D'après les prévisions des experts, la récolte de blé de cette année sera la plus importante de l'histoire du Mexique et s'élèvera à 1.200.000 tonnes ; la production de coton, par contre, sera ramenée de 2.100.000 balles obtenues en 1955, à 1.800.000.

* La Commission Nationale du Café signale que la récolte du cycle 1955-1956 s'est élevée à 1.480.000 sacs de 60 kilos.

* Des négociations sont actuellement en cours pour un crédit de 60 millions de dollars que la Banque d'Importation et d'Exportation a offert au Gouvernement Fédéral, en vue du développement de l'élevage dans le pays.

* La Fédération des Sociétés Mutualistes et d'Assurance Agricole annonce qu'avant la fin de 1956 l'assurance sur le bétail sera étendue à tout le pays.

AUTRES NOUVELLES

* D'après les statistiques de l'UNESCO, le Mexique occupe la première place dans l'Amérique Latine pour le nombre de postes émetteurs de radio (236), et la deuxième en ce qui concerne les émetteurs de télévision (7).

* A l'occasion de l'inauguration d'une nouvelle succursale de l'Institut Mexicain de Sécurité Sociale, dans la zone industrielle de Río Hondo (Etat de Mexico), le Directeur de cette Organisation a fait connaître que trois millions de personnes environ bénéficient déjà de ses prestations et services. On annonce que les rentrées de l'Institut ont augmenté de 30 % au cours de 1955 ; que ses réserves s'élèvent actuellement à 120 millions de pesos, et, enfin, que durant l'année en cours il investira 80 millions dans la construction de logements à loyers modérés. D'autre part, le Gouvernement de la

République a autorisé un programme de construction portant sur des cliniques, des sanatoria et des logements, pour un total de 50 millions de pesos, en faveur des paysans affiliés à l'Institut, dans les Etats de Chihuahua et de Sonora. Le Ministre de la Santé a fait récemment un résumé de l'activité du Gouvernement dans le domaine de l'assistance sociale. Il a fait connaître que, dans les 230 Centres pour le Bien-Etre Rural actuellement en service douze millions de personnes environ reçoivent une assistance médicale, culturelle et sociale ; que 30 cliniques nouvelles, destinées à des instituteurs et à des employés de la fonction publique, sont en voie de construction, et que la Campagne Nationale contre le Paludisme est en développement constant.

* Selon des informations émanant de l'Association Mexicaine d'Agences de Voyages, un total d'environ 300.000 touristes est entré au Mexique au cours des sept premiers mois de l'année en cours.

* On a inauguré le nouvel aéroport de Chihuahua, pour la construction duquel ont été appliquées les données des plus récentes techniques pouvant permettre le maniement des avions lourds.

* Par l'inauguration du tronçon Saltillo-San Luis Potosí, se trouve achevée une nouvelle partie du réseau qui unit le centre du pays à la frontière du Nord.

NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 8 — 9, Rue de Longchamp, 9 — PARIS (16°) — Janvier 1957

SOMMAIRE

Première couverture : Un coin typique,
à San Cristóbal de las Casas (Etat de Chiapas).

Jacques Heers : Impressions d'un voyage au Mexique.
— **Alfonso Caso** : Un essai d'anthropologie sociale.
— **José Luis Martínez** : Fernández de Lizardi. —
Manuel de la Lama : L'agriculture mexicaine. —
Angel María Garibay K. : La poésie Nahuatl. — **J. M. González de Mendoza** : Manuel José Othón. — Un poème d'**Othón** : Idylle sauvage. — FAITS, ŒUVRES,

PERSONNES. **Raúl Medina Mora** : L'industrie du pétrole au Mexique. — **Víctor Alba** : Tribunes mexicaines. — **Gonzalo Mora** : L'évolution du Commerce Extérieur du Mexique. — **Lucas Ortiz Benítez** : La formation de maîtres d'éducation de base à Pátzcuaro. — **René Espinosa Olvera** : Une Mission économique française au Mexique. — Nouvelles de Presse.

Dernière couverture :
Boucle d'oreille en argent (Puebla).

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Imprimerie spéciale du C.M.M.
121, rue Montmartre
PARIS

